John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

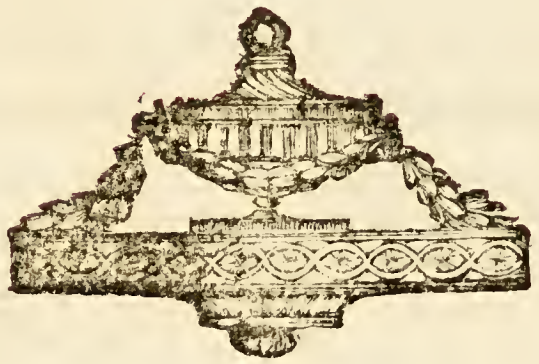
LES

TOMBEAUX

DE VÉRONE.

DRAME EN CINQ ACTES.

Par M. MERCIER.



A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

1 7 8 2.

On trouve chez la Société Typographique, du même auteur :

ZOÉ, drame en trois actes.

L'HABITANT DE LA GUADELOUPE, comédie en trois actes.

MONTESQUIEU, drame en trois actes, *sous presse.*

LA MORT DE LOUIS XI, piece hiſtorique, *ſous preſſe.*

Et ſucceſſivement toutes les pieces de théatre de M. MERCIER, imprimées comme celle-ci, & faiſant partie de la collection de ſes œuvres.

R.P.J.C.B.

AVERTISSEMENT.

Ce ſujet touchant a été traité pluſieurs fois ; mais il ſemble appartenir ſpécialement à l'auteur, parce qu'il porte, plus qu'aucun autre, le vrai caractere du drame ; genre auquel il s'eſt livré de préférence. Il vouloit d'abord mettre ſur la ſcene le Roméo & Juiliette, *de Shakeſpeare ; mais bientôt il s'eſt apperçu qu'il falloit laiſſer à ce grand poëte ſes dimenſions & ſon originalité ; que vouloir le corriger, c'étoit l'anéantir.*

M. Ducis, de l'académie françoiſe, en a fait une tragédie, dans laquelle il a plutôt peint la vengeance de Montaigu que les amours de Roméo & de Juliette. D'ailleurs, ſa piece imprime à ſes perſonnages une phyſionomie étrangere. L'auteur de ce drame s'eſt attaché, au contraire, à tout ce que Roméo & Juliette lui offroient d'intéreſſant. Il a choiſi des couleurs plus douces, & a donné à Benvoglio un caractere juſqu'ici inconnu ſur la ſcene. D'après ſon plan, un nonveau dénouement devenoit néceſſaire : il croit en avoir imaginé un du plus grand effet, & qui doit offrir au ſpectateur un tableau neuf, frappant & vraiment théatral.

72-3

PERSONNAGES.

CAPULET, } *chefs de deux maiſons*
MONTAIGU, } *ennemies.*
JULIETTE, *fille de Capulet.*
ROMÉO, *fils de Montaigu.*
BENVOGLIO, *médecin naturaliſte, attaché aux deux maiſons.*
Madame CAPULET, *mere de Juliette.*
LAURE, *ſuivante de Juliette.*
PLUSIEURS PARENS *des deux maiſons.*
DOMESTIQUES.

La ſcene eſt à Vérone.

LES

TOMBEAUX

DE

VÉRONE,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente un ſallon qui donne ſur un jardin.

JULIETTE, *ſeule.*

LA douzieme heure s'eſt fait entendre....
C'eſt le ſignal. O nuit, épaiſſis tes ombres,

cache dans les ténebres deux amans malheureux & fideles !... Je vais jouir de ſa préſence ! Inſtans rapides ! il va paroître pour me quitter enſuite ! Ainſi l'amertume ſe mêle à nos plus doux plaiſirs... Amour, que tes bleſſures ſont profondes, que de ſouffrances pour des momens qui fuient !... Mon cœur s'effraie de tout ce qui l'environne... Les auteurs de mes jours, paiſiblement endormis, ne ſoupçonnent point que la fille d'un Capulet, amante, épouſe d'un Montaigu... Sommeil ! dérobe-leur les chagrins qui me conſument... Cette porte frémit... eſt-ce lui ? Non ; ce bruit ne vient pas du côté du jardin... Ciel ! ſi nous étions trahis ! ... Ah, je reſpire ! c'eſt Laure.

SCENE II.

JULIETTE, LAURE.

JULIETTE.

SILENCE, Laure : que tes pas ſoient muets.

LAURE.

Quoi ! ſeule, errante au milieu des ténebres ?

JULIETTE.

La lune éclaire un peu... Que les nuages les plus épais n'obſcurciſſent-ils ſon front !

LAURE.

Vous gémiſſez...

JULIETTE.

Cette ſolitude profonde me plaît ; j'y cherche le repos. Allez : je ne veux point de témoin de mes ſoupirs.

LAURE.

Mon devoir m'attache auprès de vous... L'ordre abſolu d'une mere me preſcrit...

JULIETTE.

Laiſſe-moi, Laure ; tes ſoins m'importunent.

LAURE.

Pour la premiere fois, votre ame ne reſpire plus la douceur... Vous n'êtes plus calme ni heureuſe... Voulez-vous irriter la farouche humeur de votre pere ?

JULIETTE.

Mon pere ! Il eſt terrible... Son orgueil a enfanté bien des maux ! Mais ma mere eſt tendre, douce, compatiſſante ; c'eſt ſon image qui attendrit & déchire mon cœur.

LAURE.

Et d'où vient cette douleur qui vous preſſe ?

JULIETTE.

Ne ſais-tu pas que Théobald eſt mort ? & de quel coup encore !

LAURE.

Oui ; mais vous l'avez aſſez pleuré... Vous étiez donc deſtinée à l'aimer davantage après ſa mort que vous ne l'aimâtes pendant ſa vie ?

JULIETTE.

Il eſt des momens qui révelent les plaies ſecretes du cœur... Le cri douloureux, long-tems renfermé, malgré nous perce & s'échappe.

LAURE.

Enfin, ce n'eſt point un époux que vous avez perdu.

JULIETTE.

Ah, ſi c'étoit un époux!... Laure, ma douleur ne s'exhaleroit pas en ſtériles plaintes; je ne pleurerois pas, je mourrois.

LAURE.

Ne vous refuſez pas aux douceurs du ſommeil; il endormira vos douleurs.

JULIETTE.

Laiſſe-moi. Si quelque ſonge fatal.... Si l'ombre ſanglante de Théobald...

LAURE.

Je ſerai là pour diſſiper ces fantômes. Théobald n'étoit pour vous qu'un parent; mais ce qui doit vous conſoler, c'eſt qu'on pourſuit hautement la vengeance de ſa mort.

JULIETTE.

La vengeance!

LAURE.

Elle ne tardera pas ; on saisira bientôt Roméo son assassin.

JULIETTE.

Assassin ! lui ! arrête !

LAURE.

Vous oseriez lui donner un autre nom, vous ?

JULIETTE.

Je sais que la haine implacable des Montaigu & des Capulet est héréditaire ; qu'elle a séparé de tout tems nos maisons ; que chaque jour l'inimitié devient plus ardente. Mais Roméo, victime de ces débats antiques, a toujours chéri & demandé la paix. Même dans ce dernier combat...

LAURE.

Quoi ! c'est vous qui justifiez Roméo ?

JULIETTE.

Ah, Laure ! ce fardeau qui m'accable, mon secret va voler dans ton sein.

LAURE.

Je l'attends de l'amitié.

JULIETTE.

Tremble de le recevoir.

LAURE.

Vous ſoupçonneriez ma foi?

JULIETTE.

Non; mais tu es attachée à mes parens... Quand tu ſauras ce fatal ſecret, ton repos ſera troublé, ou tu ſeras parjure.

LAURE.

Je ſuis attachée à vos parens, il eſt vrai; mais notre ſexe, notre âge, nos cœurs établiſſent entre nous de plus grands rapports. Non, je ne vous trahirai point.

JULIETTE.

Malheur à toi ſi tu me trahis! Tu mériteras d'éprouver tous les tourmens de l'amour, & de ne trouver alors perſonne qui te plaigne.

LAURE.

Je vous jure...

JULIETTE.

Eh bien, apprends que ce Roméo que je parois haïr eſt à mes yeux le plus aimable... Tu pâlis! Ah, Dieu, qu'ai-je dit!

LAURE.

Quoi, Roméo n'eſt plus un aſſaſſin ?

JULIETTE.

Lui meurtrier ! C'eſt le nom que la haine lui donne. Roméo ne tira point l'épée dans cette rixe fatale ; ſa bouche invoquoit la paix, tandis que ſon farouche adverſaire n'écoutant que ſa colere, s'élança contre lui. Roméo m'aimoit... Penſes-tu qu'il eût été l'agreſſeur ? Penſes-tu qu'il eût expoſé des jours qui m'étoient conſacrés ? Sa vie étoit à moi ; non, il ne fut point jaloux de faire couler le ſang, il appartenoit à l'amour... Content de déſarmer ſon ennemi, deux fois il lui rendit ſon épée. Théobald devenu plus féroce par ce trait généreux, ſe précipite & reçoit le prix de ſon aveugle fureur. Et l'on a oſé dreſſer des échafauds, & l'on parle de faire tomber ſa tête ſous le glaive des bourreaux ! S'il a vaincu, ne pouvoit-il pas, hélas ! ſuccomber ſous les coups de ſon adverſaire ?

LAURE.

Et pourquoi donc pleurer ſans ceſſe ſur le ſort de Théobald ?

JULIETTE.

Sa mort a ſervi de prétexte à mes larmes ; je n'oſois en répandre ſur l'exil de Roméo : tant de témoins m'obſervent ! Sans ce voile officieux, le déſeſpoir m'eût étouffée... Ah ! Laure, j'ai ſujet de pleurer... Tu vois cet anneau...

LAURE.

Quel nouveau ſoupçon me ſaiſit !

JULIETTE.

As-tu vu quelquefois la foudre au milieu d'un ciel clair & ſerein, tombant en un clin d'œil, écraſer l'oiſeau de Vénus auprès de ſa bien-aimée ?.. Tel eſt mon ſort.

LAURE.

Hélas, que dites-vous !

JULIETTE.

Ainſi le malheur nous a ſéparés lorſqu'à peine nous étions unis.

LAURE.

Chaque mot qui ſort de votre bouche m'inſpire de l'effroi. Lui votre époux ?

JULIETTE.

Mets la main ſur mon cœur ; ſens comme il palpite en ce moment d'impatience & d'amour.

LAURE.

Vous attendre Roméo ! Et comment l'avez-vous connu ? Je ne reviens pas de ma ſurpriſe.

JULIETTE.

Te ſouvient-il de cette fête que donna mon pere pour célébrer le jour de ma naiſſance ? Roméo ſous le maſque ſe mêla parmi la foule des danſeurs. Le voir & l'aimer fut l'ouvrage d'un inſtant ; tous les yeux étoient attachés ſur lui, & les miens ne perdirent pas un ſeul de ſes pas. Non, jamais mortel ne ſut allier comme lui la grandeur & la nobleſſe, la grace & la dignité. Je lui parlai ; j'ai ſouvent entendu des ſons harmonieux ; eh bien, ſa voix ſurprit plus agréablement encore mon oreille. Plus d'un homme a touché ma main, mais d'une main inexpreſſive & glacée. La ſienne... ah, quelle impreſſion ! Nos cœurs dans un

moment ſe ſentirent, ſe toucherent, s'unirent. Tous les ſpectateurs ravis ſe raſſemblerent autour de nous; & recueillis dans un profond ſilence, ils ſembloient ſe dire : ils ſont créés l'un pour l'autre. Jamais mon ame émue du plaiſir de plaire ne commanda plus expreſſivement à la légéreté de mes pas; je ſentois que je leur imprimois à ma volonté la préciſion & la grace. Je ne ſais ce que je devins pendant ces heures céleſtes, & je n'avois pas encore contemplé le front de mon vainqueur. Il parut : Juliette fut à lui, & ne croyoit plus habiter la terre, mais être tranſportée dans ces régions éthérées, où le plaiſir vif & pur devenoit l'état perpétuel des ames & anéantiſſoit tout ce qui n'étoit pas amour & volupté.

LAURE.

Mais comment le nom ſeul de Roméo n'éteignit-il pas cette flamme inconſidérée? La haine ardente qui diviſe vos deux familles eſt ſi connue, que j'aurois penſé qu'il eût ſuffi d'être un Montaigu pour...

JULIETTE.

La haine, la haine! Eh, ce mot que ſignifioit-il pour moi? Qu'eſt-ce que la haine, Laure?

LAURE.

Et vous oſâtes former le projet?...

JULIETTE.

D'éteindre à jamais le flambeau de la diſcorde qui brûloit entre nos maiſons. Les guerres les plus cruelles, les plus ſanglantes, ne finiſſent-elles pas? nous diſions-nous quelquefois; & pourquoi l'inimitié particuliere qui fait le malheur de deux familles n'auroit-elle pas ſon terme?.. Nous l'eſpérions: la mort fatale de Théobald a détruit notre eſpoir.

LAURE.

Où le revîtes-vous? comment trompâtes-vous tant de ſurveillans?

JULIETTE.

Que tu connois peu l'amour, Laure! L'amour, comme la penſée, inviſible dans ſon eſſor, n'eſt point borné par les limites matérielles. L'amour vole & les barrieres tombent. Roméo m'apparoiſſoit en tous lieux,

il ſe trouvoit ſur mes pas, il ſe multiplioit, je n'avois qu'à le chercher dans la foule pour l'appercevoir. Etois-je ſur un balcon ? il paſſoit ſous mes regards; aſſiſtois-je à une fête ? il étoit le premier objet qui frappoit ma vue; au temple je diſtinguois ſa voix parmi les voix profanes dont retentiſſoit la voûte. Que te dirai-je ! une nuit j'étois à cette même fenêtre, j'y venois reſpirer la fraîcheur de l'air & rêver aux ſentimens délicieux qui rempliſſoient toute mon ame; la lune verſoit ſes paiſibles rayons. Un bruit léger me tira de ma douce rêverie; je l'apperçus comme un fantôme céleſte, appuyé contre cet oranger, dont il agitoit la cime odorante. Je n'eus point de frayeur; il me ſurprit ſans m'étonner; ce que nous nous dîmes dans ce calme intéreſſant de la nature, ce que nous nous jurâmes ſous la voûte azurée & ſilencieuſe du firmament, n'eſt point fait pour être répété par la langue écrite ou parlée. Eh, ſavons-nous nous-mêmes quel langage nous employâmes ! Un enfant plongé dans

les embraſſemens de ſa mere, n'eſt pas mieux preſſé, mieux environné de tendreſſe que nous l'étions par la confiance intime, par le bonheur, par la volupté pure... Nos larmes... Elles étoient de ſentiment... Cette nuit heureuſe reſſembloit à celle-ci; mais quelle funeſte différence, Laure! il va venir pour me dire un triſte, peut-être un éternel adieu.

LAURE.

Pourquoi éternel? . . . Mais avec quel art vous avez trompé votre fidelle compagne!

JULIETTE.

Pardonne, tout l'exigeoit.

LAURE.

Et qui dans l'univers a oſé, a pu?...

JULIETTE.

Tu vas être ſurpriſe, le généreux Benvoglio a protégé nos amours.

LAURE.

Quoi! l'ami des Capulets?

JULIETTE.

Dis l'ami des hommes. Eſt-il ſous le ciel une ame plus noble, plus éclairée, plus compatiſſante ? L'élévation de ſon génie, ſa profonde connoiſſance du cœur humain, l'amitié qu'il eut toujours pour Roméo & pour moi, tout l'a rendu notre ſoutien, notre protecteur. Il faut des lumieres pour oſer être bon contre l'opinion qui gouverne les hommes. Sans la ſcience, il n'eſt point de courage, il n'eſt point de véritables amis de l'humanité. Benvoglio, ſcrutateur aſſidu de la nature, à qui il a dérobé pluſieurs ſecrets, après avoir lu dans nos cœurs, eſt devenu notre véritable pere. Nos deux familles diviſées s'accordent dans l'eſtime qu'elles ne peuvent lui refuſer; il avoit tout tenté pour les réconcilier, déjà il ſe flattoit du ſuccès; la funeſte épée qui priva Theolbald de la vie, a détruit juſqu'à l'apparence d'un traité... Roméo exilé de Vérone. . . .

LAURE.

Mais la haine active des Capulets ne dé-

couvrira-t-elle pas l'asyle où il se cache ?

JULIETTE.

Je le crains. Mais Benvoglio, ce héros de l'amitié, possede encore l'œil vigilant de la prudence ; il tient ici mon époux caché dans l'ombre d'un cloître. Ce fut lui qui nous redonna la vie en hâtant notre hyménée ; il vit d'un côté la haine de nos parens, de l'autre l'amour de nos cœurs, non moins profond, non moins durable. Forcé d'opter entre notre trépas ou notre suprême félicité, il nous conduisit au pied des autels ; il y fut témoin de nos sermens.

LAURE.

Vous me faites frémir. Que de désastres vont renaître !

JULIETTE.

Que la mort vienne, nos cœurs ne seront point disjoints. . . . C'est par cette porte secrete qu'il doit s'introduire. . . . N'entends-tu pas le feuillage s'agiter ?

LAURE.

Non. . . . Vous avez tremblé !

JULIETTE.

Je ne tremble plus, L re : ſi j'étois ſurpriſe ou trahie, (*Elle tire un poignard.*) mon choix eſt fait. Pour me livrer toute entiere à l'amour, je me ſuis dévouée à la mort : maîtreſſe abſolue de mon cœur & de mes deſtinées. . . .

LAURE.

Jetez cet inſtrument odieux : vous perceriez plutôt mon ſein. Me jugeriez-vous indigne de votre confiance ?

JULIETTE.

Chere Laure, écoute. . . . Les branches du grenadier qui eſt ſous mes fenêtres m'ont paru vacillantes. . . C'eſt lui, laiſſe-moi. . . Ces momens-ci me ſont précieux, ce ſont les derniers peut-être. Sortez, Laure, & veillez.

LAURE.

Je veillerai. (*A part.*) Funeſte découverte, redoutable avenir ! que de malheurs j'entrevois !

SCENE III.

JULIETTE, ROMÉO.

JULIETTE.

EST-CE vous, Roméo ?

ROMÉO.

Oui, Juliette.

JULIETTE, *embraſſant Roméo.*

O Roméo !

ROMÉO.

O ma Juliette ! (*Silence.*)

JULIETTE.

Et c'eſt après ces douces étreintes que vous conſentirez à m'abandonner !

ROMÉO.

C'eſt l'inſtant du courage, Juliette. . . Le bruit s'eſt répandu que j'étois à Vérone. On a donné les ordres les plus précis pour m'arrêter. Si l'on y parvient, ce jour eſt le dernier de ma vie. Je ſors de mon aſyle pour t'embraſſer encore une fois ; j'affronte la

mort, pour te faire mes adieux à la douce clarté des étoiles.

JULIETTE.

Et quand le ſoleil reparoîtra ſur l'horizon, je ne reſpirerai donc plus l'air que tu reſpires ? Je ne pourrai donc plus dire, il eſt dans cette enceinte que mon œil peut embraſſer ? Ces murs fortunés recelent ma vie, mon tréſor. . . . Horrible penſée !

ROMÉO.

Les haches des bourreaux ſont prêtes ; les poignards aiguiſés par la vengeance m'environnent ; les tribunaux ſéduits par mes implacables ennemis, ont appellé meurtre la plus légitime défenſe.... Je ſuis contraint de fuir.

JULIETTE, *avec fermeté.*

J'accompagne tes pas.

ROMÉO.

Projet impoſſible, ma Juliette.

JULIETTE.

Impoſſible, Roméo ! Et vous m'aimez ? Qu'y a-t-il d'impoſſible à l'amour ?

ROMÉO.

Ta foibleſſe, ton ſexe, ton rang...

JULIETTE.

Je prendrai des habits d'homme, j'en aurai le courage; je couperai ces longs cheveux, & à la faveur de ce déguiſement je te ſuivrai par-tout.

ROMÉO.

Mais les forêts, les déſerts, les dangers, nos ennemis, les fatigues multipliées d'une fuite obſcure, précipitée...

JULIETTE.

Je brave tout, j'oublie tout. Vous m'aimez: plus de dangers, plus de fatigues. Que dis-je! j'adoucirai les tiennes; les ſentiers les plus rudes, traverſés enſemble, deviendront ſous nos pas une plaine facile; rien ne me rebutera. Songe que je meurs dans les angoiſſes de la crainte ſi je reſte ici, & que près de toi je ne ſentirai ni déſaſtre ni revers.

ROMÉO.

O ma Juliette, comme ton cœur s'égare! Ce tranſport ne m'en eſt pas moins cher,

moins précieux. Mais, ma bien-aimée, vois ce que tu haſardes; la ville entiere a les yeux ouverts ſur toi; ta beauté eſt trop rare pour qu'elle diſparoiſſe un moment ſans éveiller de toutes parts les cent voix de la renommée. Qui ne te connoît pas? qui ne devinera pas de loin ta céleſte figure? Tout ſeroit bientôt découvert; & la rage de mes ennemis, plus active, ne nous envelopperoit de toutes parts que pour demander à grands cris ma mort, & tu leur aurois donné le ſignal de mon trépas.

JULIETTE.

O Dieu! que dis-tu?

ROMÉO.

Tout Vérone voleroit ſur nos traces: quelle route choiſir, & moi quel nom porterois-je? On m'a peint comme un aſſaſſin, je paſſerois pour un vil raviſſeur. Nos nœuds, quoique ſacrés, nous juſtifieroient-ils aux yeux de la prévention & de la haine? Tous les cœurs ſont-ils ſemblables à celui du généreux Benvoglio? Il y a peu d'hommes

parmi la foule vulgaire, capables d'apprécier les paſſions fortes & courageuſes. La multitude inſenſée condamne ce qui eſt au-deſſus d'elle, & flétrit dans ſes baſſes habitudes, des vertus qu'elle eſt incapable de ſentir.

JULIETTE.

Arrêtez, Roméo... Hélas, je ſuis donc forcée de reſter! Je croyois comme épouſe... Je ſens que je ne puis vous ſuivre... Mais apprenez-moi à ſupporter votre abſence.

ROMÉO.

Mon exil ne ſera pas long; la vérité ſe fera jour; & comme je ſuis ſans remords, je ſuis ſans crainte. Si d'un côté la haine parle, de l'autre l'équité impartiale fera entendre ſa voix. Pourquoi n'eſpérerions-nous pas, après cet orage, des jours ſereins où nous pourrons nous aimer librement & avouer le ſaint nœud qui nous lie?

JULIETTE.

Quel bonheur m'offrez-vous, Roméo!.. Ah! ſi nos parens avoient ſenti une partie de ce que nos cœurs éprouvent, ils déteſte-

roient leur aveuglement, ils abjureroient leurs triſtes haines. Mais qu'ils ſont loin de nous, Roméo, qu'ils ſont loin de nous !

ROMÉO.

J'aime trop, ô Juliette, pour croire que les malheureux mortels veuillent toujours haïr : ils apprendront enfin à aimer. Je vous laiſſe avec Benvoglio, ame ſublime & grande, dont l'amitié rare & courageuſe ſe partage entre nous deux. Qu'elle ſe réuniſſe toute entiere ſur mon épouſe... Et parmi vos femmes n'eſt-il pas une amie à qui vous puiſſiez ouvrir votre cœur ?.. Ma Juliette manqueroit-elle d'être aimée ?

JULIETTE.

Laure ſera cette amie.

ROMÉO.

Chaque jour, juſqu'à la fin de mon cruel exil, mon fidele domeſtique vous fera parvenir une lettre. Je ne veux point faire un pas que ma Juliette n'en ſoit informée. Ce fut un amant malheureux, ô ma Juliette ! qui inventa l'art d'écrire.... Je lui reſſemble,

Nous nous rapprocherons du moins par la penſée... Que de fois dans mes adverſités votre nom ſera dans ma bouche, ô ma chere Juliette !

JULIETTE.

Arrête, Roméo ! ne répete pas ſi ſouvent mon nom.

ROMÉO.

Pourquoi, ma bien-aimée ?

JULIETTE.

Je ne puis ſoutenir l'émotion que tu me cauſes en le prononçant.

ROMÉO.

O ma Juliette ! la mort ſeule nous ſéparera.

JULIETTE.

La mort !... Quel mot avez-vous prononcé !.. Oui, ce ſera peut-être la mort qui nous réunira... Ah, qu'elle me frappe avant vous !... Mais pourquoi ces lugubres idées.

ROMÉO.

On ne ſauroit s'aimer, ma Juliette, ſans enviſager le terme inévitable où tout finit. La

crainte de perdre le bonheur rapproche l'image du cercueil, & cette idée rend les larmes que verſent les amans plus attendriſſantes & plus délicieuſes. Mais non; ce charme profond qui pénetre nos ames ne ſauroit s'éteindre; il eſt immortel comme elles; cette flamme pure échappe au trépas. Mais l'inſtant de notre ſéparation s'approche: n'entendez-vous pas la meſſagere du matin, l'alouette, qui s'éleve en chantant à travers les ombres qui fuient devant le crépuſcule du jour?

JULIETTE.

Non, non, c'eſt le roſſignol qui ſe plait à percer les ténebres de ſes accents.

ROMÉO.

Tous les flambeaux de la nuit ſont éteints: vois la lune qui pâlit à l'approche de l'aurore.

JULIETTE.

Non, c'eſt un nuage qui la voile... Le jour eſt encore loin de paroître.

ROMÉO.

Une lueur blanchâtre s'étend ſur le ſom-

met de cette colline. Ces traits de lumiere qui percent les nuages vers l'orient ?

JULIETTE.

C'eſt quelque météore. Ah, mon cher Roméo, un inſtant ! C'eſt le dernier peut-être.

ROMÉO.

Veux-tu le ſacrifice de ma vie ? Je reſte, & je meurs.

JULIETTE.

Que dis-tu, Roméo ! Il eſt grand jour : fuis, fuis, ſois cruel, arrache-toi... Ces rayons de lumiere, jaloux de notre bonheur... Fuis... On vient. Je friſſonne.

SCENE IV.

ROMÉO, JULIETTE, LAURE.

LAURE.

MA chere Juliette, votre mere vient de s'arracher bruſquement au ſommeil. Tenez-vous ſur vos gardes.

JULIETTE.

Que je ſuis malheureuſe !... O Roméo, Roméo, quittez-moi ! (*Avec un cri étouffé.*) Regardez-moi, encore... Oh, comme vous êtes pâle !.. Soutiens-moi, Laure.

ROMÉO.

Adieu. Sens battre ce cœur ſous ta main.

JULIETTE.

Adieu, Roméo... Je ſens mon ame qui fuit.

ROMÉO.

Je m'arrache, il le faut... Laure, prenez ſoin d'elle... Je n'oſe plus la regarder... Fuyons.

SCENE V.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

Ma chere maîtreſſe, remettez-vous... Infortunée ! elle va ſe trahir elle-même... Eſſayons de la conduire dans ſon appartement.

JULIETTE, *revenant à elle.*

Roméo, où êtes-vous?... Roméo!..

LAURE.

Il ne pouvoit reſter plus long-tems ſans expoſer ſa vie.

JULIETTE.

Si je pouvois le voir encore du ſommet de la tour...

LAURE.

Il a dû fuir; voyez l'aurore... Diſſimulez; j'entends votre mere.

JULIETTE.

Dieux, dérobez ſes traces aux yeux de ſes implacables ennemis!

LAURE.

Remettez-vous du déſordre où vous êtes.

JULIETTE.

Qu'a-t-il dit en partant?

LAURE.

Vous le ſaurez... Il eſt tems de prendre du repos.

JULIETTE.

Du repos! Il n'en eſt plus pour moi.

LAURE.

Il faut en ce moment éviter votre mere; elle liroit dans vos regards...

JULIETTE.

Oui, oui, je veux être ſeule, pour m'occuper entiérement de lui. Comme tout va me déplaire dans ce ſuperbe & triſte palais!... Au milieu de ſa pompe quelle affreuſe ſolitude!

LAURE.

Venez dans votre appartement; ne vous refuſez pas au ſommeil.

JULIETTE.

Ah! je le ſens, Laure; plus de ſommeil qui ne ſoit troublé, plus de joie qui ne ſoit empoiſonnée... La terreur... Ah! ſi je pouvois pleurer, je ſouffrirois moins... Malheureuſe, que ne puis-je pleurer! Mais mon cœur eſt ſerré... Ah, Laure! ne m'abandonne pas; j'ai beſoin de ton ſecours. Soutiens-moi; je marche à peine...

(*Elle ſort appuyée ſur Laure.*)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Madame CAPULET, LAURE.

Madame CAPULET.

ELLE a, dites-vous, passé toute la nuit à pleurer?

LAURE.

Oui, madame.

Madame CAPULET.

Vous auriez dû m'en avertir.

LAURE.

Elle m'avoit recommandé de respecter votre sommeil; vous savez qu'on ne résiste pas à ses prieres.

Madame CAPULET.

Je ne comprends rien à cela. Cette amitié

eſt plus vive que ne l'eſt ordinairement celle qui ſe forme entre des parens.

LAURE.

Je penſe de même : mais elle prononce inceſſamment le nom de Théobald. Elle croit le voir, couvert d'un pâle linceul, errer autour d'elle.

Madame CAPULET.

Je vous ai déjà dit qu'il n'étoit pas fait pour inſpirer un amour auſſi violent... Fougueux, imprudent, téméraire, je puis dire entre nous qu'il s'eſt attiré ſon funeſte ſort.

LAURE.

J'oſe encore moins parler ſelon ma penſée; mais on convient en général que Roméo uniſſoit la nobleſſe & la grandeur d'ame au courage. Tous ſes ſoins, dit-on, tendoient à une réconciliation ſincere.

Madame CAPULET.

Oui, Laure; mais ce ſeroit un crime de tenir ici ce langage; ce ſeroit ſur-tout déplaire mortellement à Juliette, car elle a,

comme son pere, une aversion insurmontable pour tous les Montaigus.

LAURE, *dissimulant.*

Il est vrai...

Madame CAPULET.

Ma fille se consume visiblement: ses couleurs s'effacent, elle dont le teint naguere auroit défié la rose. Sa mélancolie augmente chaque jour; elle m'aime, je le sais, mais elle semble fuir ma présence. Je l'observe quelquefois, recueillie dans un silence douloureux, étouffant des soupirs qu'elle voudroit me dérober... Peut-être le mariage que son pere projette mettra-t-il fin à cette langueur.

LAURE.

Ses idées, si j'ose le dire, s'arrêtent plus volontiers sur la tombe que sur l'autel de l'hyménée.

Madame CAPULET.

Quelle est donc cette peine secrete qui lui donne ces tristes idées?... Mais son pere, peu disposé à écouter les plaintes, à céder

aux

aux gémiſſemens de notre ſexe, voudra être obéi ; il eſt abſolu... Ah ! pourquoi ne m'ouvre-t-elle pas ſon cœur ?

LAURE.

C'eſt ce que je lui recommande ſouvent, mais elle ſe plaît à demeurer abſorbée en elle-même.

Madame CAPULET.

Penſes-tu que le comte Lodrano, à qui elle eſt promiſe, & qui eſt jeune & aimable, puiſſe l'enlever à ce triſte état ?

LAURE.

Je ne le crois pas : elle paroît même avoir quelque éloignement pour lui.

Madame CAPULET.

Mais point de répugnance ?

LAURE.

Pardonnez - moi.

Madame CAPULET.

Vous avez donc le privilege de lire mieux que moi dans le fond de ſon ame ?

LAURE.

Non ; mais j'ai ſeulement remarqué en

elle plus de joie que de triſteſſe lors de la derniere abſence du comte.

Madame CAPULET.

Laure, vous détruiſez ma plus chere eſpérance. Cet aveu inattendu manquoit à ma douleur. Et la cauſe de cette affliction, que rien ne peut guérir, ſeroit?..

LAURE.

La mort de Théobald.

Madame CAPULET.

Peut-on donner de ſi vifs regrets à une ombre, tandis que Théobald vivant ne ſembloit point altérer ſes regards?

LAURE.

L'amour que l'on ſent & que l'on diſſimule eſt plus violent que celui qui nous agite en liberté.

Madame CAPULET.

Mais l'amour le plus vif, après les premieres plaintes, s'enſevelit ordinairement dans le tombeau avec l'objet aimé. Ainſi l'a voulu la nature qui, bornant nos douleurs comme nos plaiſirs, ſeche nos larmes quand il n'y a plus

de remede ni d'eſpérance.... Quel autre époux pourroit deſirer ma fille ? Le comte a pour lui le rang, les richeſſes, le crédit, les qualités même extérieures.

LAURE.

Ces brillantes qualités ne ſont pas toujours victorieuſes, & l'amour a des yeux qui lui ſont particuliers.

Madame CAPULET.

Vous êtes trop cruelle, Laure. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en ſon médecin ; j'ai remarqué que ſa préſence adouciſſoit l'humeur ſombre où elle eſt plongée : elle devient plus calme, & le ſourire encore à demi voilé par la triſteſſe, renaît ſur ſes levres. J'appellerai auprès d'elle le ſage Benvoglio, dont l'eſprit réunit toutes les ſciences ſublimes, & dont l'éloquence perſuaſive parle aux cœurs ; lui ſeul pourra m'aider à diſpoſer ma fille à l'obéiſſance. Allez ; & ſi elle repoſe, n'interrompez pas ſon ſommeil : mais à l'inſtant qu'elle ſe réveillera, dites-lui que ſa mere l'attend. (*Laure ſort.*)

SCENE II.

Madame CAPULET, *ſeule.*

Un triſte preſſentiment, que je ne puis étouffer, me trouble ſans ceſſe. Ma fille n'eſt plus la même; elle eſt changée au point que mes yeux n'oſent plus s'arrêter ſur ſa perſonne. Son pere a l'ame trop auſtere pour chercher à connoître & à diſſiper ſon chagrin; il ne croit pas aux douleurs profondes dont notre ſexe eſt ſuſceptible, il traite de chimeres les peines cauſées par la ſenſibilité. Chere enfant ! j'ai à ſupporter tes ennuis & les miens; & l'on me croit heureuſe ! & dans un rang moins élevé & plus tranquille on envie les dehors vains & brillans qui environnent & cachent ma triſte vie ! Ah, que l'œil d'autrui eſt trompé par les apparences !..
Mais voici mon ſévere époux.

SCENE III.

M. CAPULET, Madame CAPULET.

M. CAPULET.

VOTRE fille, madame, viendra-t-elle ?

Madame CAPULET.

Elle n'eſt pas bien, ſa ſanté eſt plus altérée que l'on ne penſe. Cette nuit encore elle l'a paſſée à ſoupirer, à gémir, à s'entretenir de tombeaux. Elle a vu l'ombre de ſon couſin.

CAPULET.

Je ſuis las, madame, de ces éternelles complaintes. Vous auriez dû élever votre fille de maniere à me les épargner... Le comte Lodrano m'a fait annoncer ſon retour, & me preſſe de conclure : ſon amour impatient lui fait deſirer que ce ſoit dès aujourd'hui, J'ai répondu & j'ai promis.

Madame CAPULET.

Mais...

CAPULET.

Qu'avez-vous encore à m'objecter, madame ?

Madame CAPULET.

Vous ſavez que vos volontés ſont & ſeront toujours des loix... Néanmoins j'aurois penſé que la bienſéance demandoit qu'on attendît que le deuil de Théobald...

CAPULET.

Il finit demain, madame; & pour jouir d'une plus grande tranquillité, la cérémonie du mariage ſe fera à la campagne en préſence de nos parens les plus proches; nous réſerverons les fêtes pour la ville. Le comte deſire vivement cet hymen; & puiſqu'il faut m'expliquer, je le ſouhaite autant que lui.

Madame CAPULET.

Votre fille eſt dans un abattement...

CAPULET.

Il eſt tems qu'elle en ſorte. Quel eſt l'objet de ſes lamentations ? Qui pleure-t-elle ? Théobald ?... Je l'ai regretté, & ſes regrets ne doivent pas être plus étendus que les

miens. Je cherche de tout mon pouvoir à venger ſa mort ; & ſi Roméo n'a pas encore payé ce meurtre de ſa tête, c'eſt qu'il s'eſt dérobé promptement à mes pourſuites : mais elles ne ſeront pas long-tems vaines ; de tous côtés on l'épie ; & ſi mon attente n'eſt pas trompée, nous ne tarderons pas, madame, à voir les échafauds teints de ſon ſang.

Madame CAPULET.

Quoi, toujours du ſang ! Ma fille a raiſon d'être troublée. Un parent qu'elle avoit vu la veille, tué à la fleur de ſon âge, l'image du meurtrier ſanglant, de la vengeance qui le pourſuit, tout doit faire une impreſſion vive & profonde ſur l'eſprit d'une jeune perſonne ; à cet âge ſur-tout où l'on eſt tout ſenſibilité pour les autres & pour ſoi... Elle eſt ſi timide, ſi craintive...

CAPULET.

Timidité ou affectation, il eſt tems que cela finiſſe. Prenez garde, madame, d'être abuſée : remontez à la ſource de ſes ſoupirs ; étudiez-la mieux que vous ne faites. Il eſt un

âge où une fille eſt toute à la vérité : mais il en vient bientôt un autre, & le paſſage eſt rapide ; ou elle diſſimule, ou elle y eſt forcée peut-être parce qu'elle doit paroître le contraire de ce qu'elle eſt en effet.

Madame CAPULET.

Juliette eſt au-deſſus de toute affectation, vous le ſavez. Nous avons plus d'une fois admiré ſa candeur naïve & l'innocence de ſon ame. Une imagination vive & prompte à s'émouvoir peut lui cauſer des peines & des plaiſirs fantaſtiques ; mais l'amour, je vous l'aſſure, n'entre point dans les chagrins de ma fille.

CAPULET.

Que cela ſoit ou non, ſon ſort eſt décidé, & pour ſon bonheur même. Le changement d'état la fera ſortir de cette mélancolie dont la cauſe eſt inconnue. Je vais la voir & lui intimer mes ordres.

Madame CAPULET.

Ah ! de grace, laiſſez à la voix d'une mere le ſoin de la préparer à ce que vous exigez...

Vous ne la trouverez pas moins obéiſſante.

CAPULET.

Obéiſſance, entiere obéiſſance, voilà le devoir des enfans.

Madame CAPULET.

Jugez ſa vie entiere. Jamais fille ne fut plus douce plus ſoumiſe à ſes parens.

CAPULET.

Qu'elle reçoive la main de l'époux que je lui donne, ſans objection, ſans murmure. Je vous remets le ſoin de lui annoncer mes volontés.

Madame CAPULET.

Je l'accepte, & je regarde cette permiſſion comme une faveur; mais pourrois-je vous prier?..

CAPULET.

De quoi encore?

Madame CAPULET.

Ne me refuſez pas; accordez-lui quelques jours; elle en a beſoin pour que ſa beauté, altérée par la maladie, reprenne ſon premier éclat.

CAPULET.

Prétexte frivole ! Sa beauté renaîtra. Ne pouſſez pas trop loin une molle complaiſance, ou je retire...

Madame CAPULET.

Relâchez de votre inflexible ſévérité.

CAPULET.

Point de délai: j'ai mes raiſons, & vous m'applaudirez. Vous le ſavez, mes ordres ne reculent jamais. Il faut qu'elle obéiſſe aujourd'hui. Peſez ces dernieres paroles, & faites les ſentir à votre fille.

SCENE IV.

Madame CAPULET, *ſeule.*

AINSI les hommes ne ſavent que commander d'un ton abſolu, & ne veulent pas employer les moyens de ſe faire obéir. De la douceur, des égards, & ils ſubjugueroient toutes nos idées; mais l'image de la tyrannie

révolte une ame qui ſe connoît la faculté de raiſonner & de ſentir. Maîtres cruels, votre autorité embraſſe donc tout le cercle de notre exiſtence ! Filles, épouſes, nous dépendons d'eux toute notre vie ; & l'on nous croit foibles & bornées, parce qu'en toute occaſion on a pris ſoin d'aſſujettir nos penſées & nos ſentimens... Si j'allois la trouver contraire aux choix que ſon pere a fait pour elle !... Non, ſon ame eſt neuve, elle n'a point appris à diſpoſer de ſon cœur, aucun objet fait pour la ſéduire ne l'a frappée... La voici.

SCENE V.

Mad. CAPULET, JULIETTE, LAURE.

LAURE, *bas à Juliette.*

REMETTEZ-vous ; avancez.

JULIETTE, *s'inclinant vers ſa mere.*

Ma mere, qu'aucun jour de ma vie ne ſe paſſe ſans obtenir votre bénédiction.

Madame CAPULET.

Ma chere fille, que Dieu te béniſſe ; mais pourquoi donc ſi tremblante, ſi affligée ? (*A part.*) Comme elle eſt pâle !

JULIETTE.

Ah, j'ai paſſé une nuit en même tems ſi douce & ſi cruelle !

Madame CAPULET.

Douce & cruelle ! on croiroit plutôt le dernier, aux traces de larmes encore empreintes ſur votre viſage.

JULIETTE.

Vous pouvez m'en croire... Théobald m'eſt apparu, il m'a fait ſigne du doigt de le ſuivre dans la tombe... Que ne l'ai-je ſuivi!..

Madame CAPULET.

Ecartez ces lugubres images, oubliez Théobald ; au fond de ſon cercueil il eſt plus heureux que ſon meurtrier.

JULIETTE.

Vous l'avez dit ; il eſt plus heureux que Roméo qui voit le glaive de la vengeance ſuſpendu ſur ſa tête ; il eſt plus heureux que

moi qui pleure une perte irréparable ; délivré de toute crainte, exempt de toute souffrance, il ne redoute plus l'incertain avenir.

Madame CAPULET.

Pourquoi donc gémir encore sur une cendre insensible ? Ma fille, je ne puis vous comprendre.

JULIETTE.

Ah, c'est sur moi que je pleure ! Foible soulagement à mes maux, ne le puis-je goûter en liberté ? Tout ce qui m'environne est triste ; le ciel est sombre, orageux, l'air pesant, si pesant qu'à peine je respire.

Madame CAPULET.

Asseyez-vous ; si vous chassiez ces tristes idées, Juliette, alors le ciel vous paroîtroit plus serein, l'air plus pur.

JULIETTE.

Je le voudrois ; mais mon destin s'y oppose : puis-je commander à mon cœur ?

Madame CAPULET.

Idées chimériques ! oui, ma chere enfant, vous le pouvez. Vous ne savez pas à quel point vous m'affligez, Juliette.

JULIETTE.

Ah ! ce n'eſt pas mon deſſein, ma tendre mere.

Madame CAPULET.

Eh bien, ſi vous ne réſiſtez pas aux conſeils d'une mere qui vous traite en amie, vous pourrez encore prétendre au bonheur.

JULIETTE.

Le bonheur ! Ah, qu'il eſt loin de moi !

Madame CAPULET.

Il eſt plus près que vous ne penſez, ſi vous ne vous y refuſez pas. Je vous apporte une nouvelle intéreſſante, ſatisfaiſante pour votre pere, pour moi, pour vous, pour toute notre maiſon.

JULIETTE.

Notre maiſon !... (*A part.*) Roméo !... Je tremble, ma tête ſe perd.... Ciel ! (*Se remettant.*) Madame, dites avant tout, Roméo eſt-il puni ?

Madame CAPULET.

Toujours Roméo, Theobald !... Quoi !

votre pere eſt conſolé & vous ne l'êtes pas ?

JULIETTE.

Dites, ô ma mere, Roméo eſt-il arrêté ?

Madame CAPULET.

Non, ma fille.

JULIETTE.

(*A part.*) Je renais. (*Haut.*) Il ne l'eſt pas, vous en êtes ſûre ?

Madame CAPULET.

Gardons le ſilence ſur cet événement fatal ; laiſſons la vengeance aux loix : & pourquoi ajouter la haine à leur rigueur ? Je vous le répete, on veut vous rendre heureuſe : votre pere, qui deſire votre bonheur autant que moi, va vous placer dans un rang. . . . Vous frémiſſez. . . .

JULIETTE, *ſe levant, & d'une voix forte.*

Je ne veux point du bonheur que vous allez m'offrir.

Madame CAPULET.

Et quoi ! ſans m'entendre ?

JULIETTE.

N'achevez pas. Je vous entends, hélas ! . .

Madame CAPULET.

Votre pere, ma fille. . . .

JULIETTE.

Je lui désobéirai. . . . . Epargnez-moi ce malheur.

Madame CAPULET.

Jamais je n'aurois prévu. . . .

JULIETTE.

Ne me dites rien, ma mere, ô la meilleure & la plus tendre des meres, non, non, de grace, ne me dites rien.

Madame CAPULET.

C'eſt trop d'obſtination, ma fille; vous devez m'écouter, recevoir avec reſpect les ordres d'un pere.

JULIETTE.

Ah, qu'il eſt cruel! Que veut-il de moi?

Madame CAPULET.

Votre pere cruel! . . . Dieu! eh, pourquoi? Eſt-ce en vous donnant le comte Lodrano pour époux?

JULIETTE, *avec un cri.*

Ouvrez-moi le cercueil qui renferme Theobald,

bald : il eſt tems que je meure ; c'eſt là qu'eſt le repos & que la tyrannie ceſſe.

Madame CAPULET.

O ciel, que de maux je prévois ! . . Ma fille, répondez, où ſont donc les malheurs d'une telle alliance ?

JULIETTE.

Ouvrez-moi un tombeau, vous dis-je, afin qu'en m'y précipitant, j'échappe au comte.

Madame CAPULET.

Je vois que la raiſon n'a plus ſur vous aucun empire, ma fille ; n'abuſez pas de ma tendreſſe ; craignez que je ne vous abandonne au courroux d'un pere irrité. . . . Mais j'exige qu'en ce moment vous m'expliquiez la cauſe de vos ſuperbes refus. Renonce-t-on à la main d'un homme eſtimable ſans en dire les motifs ?

JULIETTE.

Ma main ne peut ſe donner à un homme que je n'aimerai jamais.

Madame CAPULET.

Jamais ! . . . Quel eſt donc l'homme qui pourra toucher votre cœur, Juliette ?

JULIETTE.

Ah ! il n'exiſte plus. . . . Il n'eſt pas au moins dans l'enceinte de cette ville. . . . Il eſt. . . . Il n'eſt plus.

Madame CAPULET.

J'ai pitié de votre égarement ; conſentirez-vous donc à vivre dans des illuſions perpétuelles ? Le comte a la naiſſance, les richeſſes, les qualités qui plaiſent ; il vous aime. . . .

JULIETTE.

Il m'aime ! Eh ! ſi Roméo, le plus cruel ennemi de notre famille, ſi l'aſſaſſin de Théobald m'aimoit auſſi, répondez, lui devrois-je le don de mon cœur ?

Madame CAPULET.

Vous m'alléguez l'impoſſible. .. Roméo nous hait autant que nous le haïſſons. Mais tout ſe réunit en faveur du comte : ſon amour,

le choix de vos parens, ce que cet hymen vous promet d'heureuſes deſtinées...

JULIETTE.

Ma mere, ſi vous ne voulez pas que j'expire à vos pieds, épargnez-moi l'horreur d'en entendre davantage.

Madame CAPULET.

Ah, malheureuſe enfant, je pleure & m'attendris ſur toi!

JULIETTE.

Puniſſez une fille rebelle.

Madame CAPULET.

Pour l'amour de vous-même, ma fille, peſez la réponſe que je dois faire à votre pere.

JULIETTE.

Dites-lui que je préfere la mort, que je baiſerai la main paternelle qui me délivrera de la vie.

Madame CAPULET.

Je ne vous reconnois plus... Ah, que vous ſervira ma tendreſſe! Mes prieres ſeront vaines, je n'obtiendrai point votre pardon: mais vous aurez mérité le malheur qui vous

menace ; votre déſobéiſſance, le délire auquel vous vous livrez, attireront ſur vous le courroux paternel. Il s'appeſantira ſur vous, ſans que perſonne oſe vous plaindre. Vous direz que vous aimez Théobald : & qui croira que l'on garde aux morts une fidélité ſi inviolable, tandis que votre amour pour lui n'a éclaté qu'à l'heure de ſon trépas ?

JULIETTE.

Je ſens la force de vos raiſons, ô ma reſpectable mere, & vos bontés ajoutent à mon déſeſpoir... Mais...

Madame CAPULET.

Achevez.

JULIETTE.

Je ne puis.

Madame CAPULET.

Ah, cruelle enfant, quelle atteinte vous donnez à ma tendreſſe !

JULIETTE.

Eh bien, obtenez-moi un délai ; que ce fatal mariage ſoit différé d'un mois, d'une ſemaine.

Madame CAPULET.

Je ne m'en flatte pas, je l'ai déjà demandé inutilement.

JULIETTE.

Quoi, un délai me ſeroit refuſé? .. Dieu!

Madame CAPULET.

Elle pâlit... elle eſt prête à perdre connoiſſance... Laure, Laure! (*Aidant à l'aſſeoir.*) Recourons à Benvoglio... Je ſuis la plus malheureuſe des meres!

LAURE.

Madame?

Madame CAPULET.

Reſtez auprès de Juliette. Secourez-la, cherchez à la ranimer; je vais faire appeller ſon médecin, & tenter un dernier effort ſur ſon pere.

SCENE VI.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

MA chere maîtreſſe, reprenez vos ſens... Nous ſommes ſeules.

JULIETTE.

Vous l'avez entendu, Laure... Ouvrez-moi le ſein de l'amitié; ſauvez-moi de moi-même, du monde entier.

LAURE.

Combien je partage vos peines!

JULIETTE.

Ah! ſi vous me plaignez, délivrez-moi des careſſes touchantes d'une mere: je les crains plus que les menaces d'un pere en courroux.

LAURE.

Où attachez-vous vos regards, tantôt attendris, tantôt effrayés?

JULIETTE.

Hélas! c'eſt là que j'ai ceſſé de le voir;

il a franchi ce ſeuil fatal. Je voulois le ſuivre. Je n'aurois pas dû le quitter... Quoi, notre ſexe ſera donc toujours ſous la tyrannie, toujours aſſujetti à une obéiſſance muette & paſſive ! Eſclaves dès l'enfance, nous ne ſerons pas maîtreſſes de nos ſentimens ! Les oiſeaux ont tous une retraite où, libres & voiſins du ciel, traverſant d'une aile rapide l'eſpace des airs, ils échappent à la priſon, aux barreaux de l'eſclavage ; & la malheureuſe Juliette, cent fois plus captive, gémira, courbée ſous un joug éternel ! On lui arrachera des ſermens que ſon cœur abhorre ! Et elle n'aura, pour ſe délivrer de ſes chaînes, que la profondeur de la tombe !.. Eh bien, que j'y deſcende ! Eloigne-toi, pere abſolu & barbare... Ici ton pouvoir expire... Je ſuis libre, je ſuis à moi-même, j'habite avec la mort...

LAURE.

Ah, ma chere maîtreſſe, calmez-vous !.. Dans quel déſeſpoir vous tombez !

SCENE VII.

JULIETTE, BENVOGLIO, LAURE.

JULIETTE, *jetant un cri de joie.*

BENVOGLIO, ange conſolateur, c'eſt bien à préſent que j'ai beſoin de votre préſence! Eloigne-toi, Laure.

BENVOGLIO.

J'accours, ma digne amie... C'eſt votre mere qui m'envoie vers vous... Elle m'auroit effrayé, ſi j'euſſe ignoré ce qui s'eſt paſſé cette nuit.

JULIETTE.

Et Roméo?... Satisfaites à ma vive impatience.

BENVOGLIO.

Sa fuite a été heureuſe; les gardes l'ont cherché vainement; l'aube du jour ne l'a point ſurpris dans cette ville.

JULIETTE.

O généreux ami, ô le meilleur des

hommes, ange revêtu d'une forme humaine ! vous auteur, témoin & protecteur de notre félicité, vous dont la ſupériorité du génie a ſoutenu, dirigé mon eſprit contre les préjugés honteux de la barbarie & de la haine ; vous à qui je dois tout, la vie, la penſée & le ſentiment, ne vous laſſerez-vous point de tourmenter votre âge pour deux infortunés ?

BENVOGLIO.

On ne vit qu'autant que l'on aime, ô ma Juliette ! L'on n'eſt heureux qu'autant qu'on goûte le bonheur de ſes ſemblables. Eh, peut-on mieux jouir ici-bas que par la félicité d'autrui ? . . . Vous êtes la fille de mes ſoins, j'élevai votre enfance, je vis croître par degrés vos graces & vos vertus, je vous ai aimée avec une tendreſſe paternelle. J'aimai Roméo plus qu'un frere. L'amitié pure & ſainte qui m'unit à vous, eſt un lien trop au-deſſus de la foible conception des mortels, pour qu'ils l'apprécient ; ils n'y croiront pas ; leurs paſſions ſont viles, petites, intéreſſées, orgueilleuſes. Pour moi, qui ai ſu aimer, je rends

graces à l'Être bienfaisant qui versa dans mon ame cette sensibilité précieuse qui m'attache à tous les êtres que l'amour rend infortunés.

JULIETTE.

Vous avez hasardé votre état, votre repos, votre vie même, pour servir & protéger nos amours.

BENVOGLIO.

J'ai dû le faire. D'autres me condamneront; mais j'aurai accompli à la face de la nature, modele éternel des loix, ce que le ciel autorise & ordonne. La contemplation assidue des merveilles créées a de bonne heure éclairé mon esprit & élevé mon ame; je n'ai pas vu sans mépris les institutions bizarres & cruelles que les hommes ennemis d'eux-mêmes ont forgées dans leur insigne folie, & dont ils se sont rendu les esclaves. J'ai vu votre sexe, l'ornement de la terre, privé de sa liberté, & les loix & les mœurs terrassant votre aimable génie, vous opprimer sous un joug constant & déraisonnable. Dans le printems de votre vie, dans cet âge heureux &

rapide qui, une fois écoulé, ne revient plus, lorſque le cœur plein des plus douces ſenſations s'ouvre à l'amour, préſent d'un Dieu bienfaiteur, il s'agiſſoit d'un choix qui aſſurât votre bonheur & vos vertus. Ayant à prononcer entre votre pere & vous, j'ai jugé que rien n'impoſoit à l'homme le ſacrifice de ſon cœur & de ſa liberté. J'ai trompé la haine pour ſervir l'amour. Falloit-il livrer au ſtérile déſeſpoir deux cœurs généreux qui s'élançoient l'un vers l'autre? Vous aimiez, vous périſſiez. Roméo, né pour la gloire, déjà l'oublioit; & vous, Juliette, vous alliez vous flétrir comme la fleur qu'un rayon de ſoleil trop ardent a frappée. Que m'importoit l'inimitié héréditaire qui diviſe vos familles? Si la haine eſt le dieu des ames viles & perſonnelles, le mien eſt l'amour: j'aime, je chéris, je défends, je protege les êtres ſacrés qui reſſentent ſes flammes divines; je deviens leur frere, leur ami, leur compagnon; ma tendreſſe inquiete les ſuit, les obſerve, & ne repoſe comme la nature

qu'après avoir contemplé leur mutuelle extaſe.

JULIETTE.

Que vous êtes un mortel rare au milieu de tant d'ames froides & inſenſibles à ces tourmens du cœur, les plus cruels de tous!

BENVOGLIO.

Si l'amour n'habite plus ce cœur triſte & glacé par les ans, le ſouvenir de ſes bienfaits auguſtes n'en eſt pas effacé; la mémoire remplie de ſes ineffables délices, je lui ai élevé un temple au fond de mon cœur, & c'eſt là que je lui ai voué un culte éternel & inviolable. Tous les ſoupirs échappés à une ame que pénetre ce feu céleſte, me touchent, m'intéreſſent. Je ſens ſes peines & ſes inquiétudes... O volupté pure, quelle bouche eſt digne de chanter tes myſteres! C'eſt en vain que les inſtitutions humaines contrarient ce noble élan des cœurs; dès que la voix du ſentiment s'eſt fait entendre, les profanes clameurs du préjugé s'évanouiſſent & cedent à la plus légitime comme à la plus

ſacrée de toutes les loix... Vous fûtes à mes yeux deux êtres que toute la nature devoit embraſſer & recueillir dans ſon ſein; j'ai applani les obſtacles, j'ai guidé vos pas, j'ai dirigé vos ames ardentes & inconſidérées: vous vous êtes trouvés par mes ſoins en préſence des autels; je n'ai craint ni les reproches ni l'autorité de votre pere; Roméo & Juliette s'aimoient, il leur appartenoit d'être heureux.

JULIETTE.

O mon bien faiteur! ſortira-t-il de ma mémoire, ce jour où nos levres tremblantes purent à peine s'ouvrir pour prononcer les ſermens de l'amour! Sermens ſuperflus! nos cœurs n'en formoient déjà plus qu'un. Les cieux apportant la volupté, ſembloient s'abaiſſer autour de nous pour nous environner d'un nouvel athmoſphere. Etions-nous encore ſur la terre? Non.... Le prêtre, les flambeaux, les ombres, la majeſté du temple, tout avoit diſparu; je ne voyois que Roméo; ſa noble main preſſée, confondue

dans la mienne... O raviſſement !.. Point de trouble dans mon cœur, une joie douce & profonde en écartoit la terreur & la crainte ; le concert des immortels ſembloit retentir à notre oreille charmée, & leur félicité devenoit la nôtre... Vous êtes mon véritable pere, Benvoglio. Capulet m'a donné le jour ; mais à qui dois-je ce calme, cette élévation, cette force de la penſée, qui a déterminé le bonheur de Roméo & le mien ?... Mais, ô revers ! comme en un inſtant cette joie s'eſt changée en triſteſſe ! Qu'il a peu duré, ce bonheur ! Savez-vous tout ?... Hélas !

BENVOGLIO.

Je ſais que votre pere a réſolu votre hymen avec le comte Lodrano.

JULIETTE.

N'avez-vous pas frémi ?

BENVOGLIO.

On m'a informé de votre réſiſtance.

JULIETTE.

Dites plutôt de mon horreur.

BENVOGLIO.

Vos parens m'ont chargé de vous parler en faveur d'un homme qui vous eſt odieux, de vous perſuader de remplir ce qu'ils appellent des devoirs.

JULIETTE.

Vous ſavez quels ſont les miens aujourd'hui.

BENVOGLIO.

Moi ſeul vous connois, ô ma Juliette! & j'en ſuis orgueilleux; moi ſeul ai deſcendu dans cette ame ſenſible, moi ſeul en connois les tréſors ignorés. Souvent en ma préſence votre pere a parlé de vos graces, & il méconnoiſſoit vos vertus. Votre mere diſoit que vous étiez noble & bonne: foibles expreſſions pour rendre l'aſſemblage de vos rares qualités. Vous avez marché au milieu d'un monde aveugle, qui n'étoit point fait pour vous apprécier. Exiſtez pour Roméo & pour moi; c'eſt à nous de réparer l'inattention de ce qui vous environne. Vous aviez reçu de la nature une ame douce & ſenſible; j'ai

voulu qu'elle fût forte, courageuſe, qu'elle fût grande... Elle l'eſt.

JULIETTE.

J'oſe le dire, magnanime ami, oui, elle l'eſt tant qu'elle ſera ſoutenue par vos conſeils & par vos leçons.

BENVOGLIO.

J'aime à reconnoître le cœur que j'ai formé... Il eſt bien à moi ce cœur?

JULIETTE, *ſe jetant dans les bras de Benvoglio.*

Ah, mon pere!..

BENVOGLIO.

Je me complais dans mon heureux ouvrage.... Que Capulet tonne, menace.... Vous ne ſeriez pas liée à Roméo par des ſermens inviolables, vous ſeriez en ce moment indépendante & libre, que je vous dirois : noble amie, que le vice qui calcule réponde à l'ambition; mais que l'amour ne réponde qu'à l'amour : réſervez votre main pour celui qui aura touché votre cœur. Qui cede ſans amour, le profane & ſe dégrade.

L'amour

L'amour marque la perfection ſublime de notre être, ou ſon dernier aviliſſement. C'eſt un tranſport ſacré, ou le plus vil de tous les menſonges.

JULIETTE.

Toujours vous portez un jour nouveau dans mon ame; vous élevez, vous fortifiez mon courage. Mais ce n'eſt pas aſſez de me protéger contre mon pere, ſauvez-moi de cet hymen odieux... Le tems preſſe.

BENVOGLIO.

Votre époux n'eſt encore qu'à ſix milles de Vérone. Je vais tenter de toucher le cœur de Capulet: je vous repréſenterai foible, mourante; & ces doux attraits que l'amour ſeul a pâlis, je les peindrai languiſſans dans l'ombre de la maladie. Si votre pere reſte inflexible, ſoudain je dépêche vers Roméo... Je ne m'explique point encore; mais vous connoiſſez mon zele, & tout ce qu'il oſe entreprendre... Croyez en ce jour aux prodiges, aux miracles de l'amitié.

JULIETTE.

Ah! j'y crois, Benvoglio, j'y crois.

BENVOGLIO.

C'eſt à vous qu'il appartient de les enfanter.

JULIETTE.

Ce matin je voulois, à l'aide d'un déguiſement, m'échapper avec Roméo: il n'a pas voulu y conſentir.

BENVOGLIO.

Il eut pour vous de la prudence... Et comment échapper, lorſque votre pere a tout crédit & des alliés puiſſans. Où vous refugieriez-vous? ... Sans mes ſoins aſſidus & vigilans, auriez-vous pu jouir une ſeule fois de la préſence de votre amant? N'a-t-il pas fallu choiſir l'aſyle obſcur & myſtérieux d'un cloître pour écarter tout ſoupçon?.. Vous pouvez tromper, mais non braver ſon autorité... Que le repos ſoit votre partage. A moi, chere Juliette, les travaux & les ſoins de vous rendre heureuſe.

JULIETTE.

Le ciel m'a favoriſée entre toutes les

mortelles, en daignant m'accorder un ami tel que vous... Oui, je lui dois plus d'actions de graces pour ce bienfait que pour Roméo même.

BENVOGLIO.

Ah, Juliette, quelque ſenſible, quelque profondément reconnoiſſante que ſoit votre ame, non, elle ne ſaura jamais elle-même combien vous m'êtes chere. Ce ſentiment, dans ſa mâle énergie, ne ſera jamais conçu par tout ce qui reſpire ici-bas. Quarante ans plus tôt j'aurois aſpiré à votre main; mais ſéparé de vous par l'intervalle de l'âge, ma félicité du moins ne fut pas entiérement trompée; nos cœurs furent unis par l'amitié, qui a ſes jouiſſances & ſes pures délices. J'ai mis mon bonheur à placer votre main dans celle de Roméo; j'ai goûté vos plaiſirs, j'ai joui de vos tranſports; je puis mourir, j'ai tout ſenti... Plus heureux, j'oſe le dire, que vous ne l'avez été, les larmes que vous répandîtes dans le ſein de la volupté n'ont pas coulé, j'en ſuis ſûr, plus délicieuſement que les miennes.

JULIETTE.

Eh! qui vous récompenſera de tant de généroſité?

BENVOGLIO.

Vous. En vous aimant toujours, en étant, s'il ſe peut, l'un à l'autre d'une maniere plus intime. Amour! ô ſentiment plein de raiſon, premier mouvement d'une ame tendre & pure! oui, tu es une paſſion vraiment céleſte. Tandis que toutes les autres concentrent l'homme en lui-même, tu le fais vivre dans l'objet aimé. Tu éteins dans ſon cœur le farouche intérêt perſonnel pour lui révéler les jouiſſances que donne le plaiſir de ſervir ce qu'on aime. Il eſt toujours inſenſible & froid, l'homme qui ſe refuſe à tes feux: ſon cœur qui s'iſole ſe durcit, il n'eſt plus diſpoſé à la compaſſion ni à la pitié. Malheureux! il ne connoît point l'élan rapide & mutuel des ames. O Juliette, ô Roméo! ames nées pour ſentir le bonheur & le répandre autour de vous, aimez-vous, mes enfans, aimez-vous, parce que l'amour eſt ce qu'il y

a de meilleur ici-bas, en ce qu'il nous diſpoſe aux vertus, parce que le cœur s'améliore par l'exercice précieux du ſentiment, parce que l'amour eſt compagnon de la force, du courage, des nobles & grandes entrepriſes. Que le foyer de votre tendreſſe ſe rapproche de celui de l'humanité; que vos plaiſirs élevent, agrandiſſent vos ames & les portent vers des idées vaſtes & généreuſes. Vous marcherez alors comme des dieux au milieu de la race humaine, & vous laiſſerez la haine, la froideur, l'égoïſme, l'orgueil, aux ames baſſes & rétrécies. Le flambeau ſacré des vertus, qui brûlera dans votre ſein, perfectionnera votre union; & en faiſant des heureux, vous apprendrez à l'être.

JULIETTE.

O magnanime ami, généreux bienfaiteur des humains, qui après avoir ſoulagé leurs ſouffrances, leur donnez encore la force & l'élévation de l'ame, ſoyez béni & révéré... Ah, que le ciel nous aime, lorſqu'il nous envoie une ame faite pour ſoutenir & guider

la nôtre!.. Non, nous ne penſons avec énergie que dans le noble ſein de l'amitié. Que je m'y plonge...

BENVOGLIO, *la ſerrant dans ſes bras.*

Ah, Juliette!.. Vous voulez donc me faire redouter la fin de ma carriere!.. Dieu!.. je ne ſaurai plus mourir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAPULET, Madame CAPULET.

CAPULET.

EPARGNEZ-moi vos prieres, madame. Je n'aurois pas imaginé que vous euſſiez donné dans les chimeres qu'il plait à votre fille de ſe forger.

Madame CAPULET.

Ne briſez pas ſon cœur, lorſque vous pouvez le plier ſans effort. Croyez-moi, Juliette eſt malade, plus malade que vous ne penſez. Sa maladie eſt dans l'ame...

CAPULET.

Vous avez armé contre moi juſqu'à ſon médecin. Vous pouviez vous épargner ce dernier artifice : il n'aura pas l'effet que vous

en attendiez... Ce n'eſt pas moi que l'on conduit ainſi.

Madame CAPULET.

Quoi! lorſqu'elle eſt foible, tremblante, inconſolable....

CAPULET.

Je me doutois bien que ce ſeroit là la ſuite de vos repréſentations. Votre excès d'indulgence envers une fille rebelle n'a ſervi qu'à la rendre plus opiniâtre. Jamais l'autorité paternelle ne doit lutter avec des enfans.

Madame CAPULET.

Notre cœur, vous le ſavez, ne ſe laiſſe pas toujours guider par cette raiſon mâle qui vous caractériſe. N'êtes-vous point trop ſévere, en lui refuſant un court délai? Craignez qu'un ordre violent ne lui devienne fatal.

CAPULET.

Je connois ſon ſexe; quand une fille s'abandonne au caprice, il faut l'enchaîner par la loi du devoir. Nous verrons ſi elle ſoutiendra en face ſa déſobéiſſance.

Madame CAPULET.

J'ai tout tenté pour vous fléchir, je n'aurai rien à me reprocher, & cette tyrannie au moins ne ſera pas mon ouvrage.

CAPULET.

Si vous n'êtes pas entiérement privée de raiſon, ainſi que votre fille, ſouvenez-vous, madame, que Juliette ne doit avoir aucune ſorte de volonté. Mais la fermeté que vous n'avez pas ſera mon partage, puiſqu'on m'y force. Gardez ſeulement que le comte n'ait entrevu ſa réſiſtance. Allez, & qu'elle ſe rende ici.

SCENE II.

CAPULET, *ſeul.*

J'AI promis, je ne puis différer; mon honneur, mon autorité, tout m'oblige a remplir mon projet: & pourquoi m'en laiſſerois-je détourner? Si le changement d'état porte un certain trouble dans un cœur neuf &

inexpérimenté, bientôt l'effroi ſe diſſipe & fait place à la tendreſſe. Je dois contraindre ma fille, pour la déterminer à ſon bonheur.

SCENE III.

CAPULET, JULIETTE, LAURE.

JULIETTE, *dans le fond du théatre.*

JE vais entendre mon arrêt... Quel regard! Ciel!..

CAPULET.

Sortez, Laure. (*Laure ſort.*) Il faut donc que je ſois moi-même le porteur de mes ordres.

JULIETTE.

Pardonnez, ſeigneur; je ſuis votre fille unique. De ce choix que vous m'impoſez d'autorité, dépend le bonheur ou le malheur de ma vie.

CAPULET.

Vous ſerez heureuſe, ma fille.

JULIETTE.

Jamais... Permettez que j'uniſſe ma voix

à la voix gémiſſante d'une mere pour émouvoir votre tendreſſe.

CAPULET.

Eſt-ce vous, Juliette, qui êtes rebelle à mes volontés? Dèpuis quand affectez - vous ce courage?

JULIETTE.

Je n'affecte rien, ſeigneur.

CAPULET.

Je n'accorde aucun délai, je ne reçois aucune excuſe. Voyons ſi vous avez mis votre gloire à réſiſter à mon autorité, ſi l'orgueil...

JULIETTE.

Ah, mon pere! il n'y a point d'orgueil.

CAPULET.

Qu'y - a - il donc?... J'attends une ſoumiſſion ſans bornes... Dans un âge tendre, & ſans expérience, ayez une ſage défiance de vous - même, ma fille, & laiſſez - vous conduire. Voudriez-vous être plus éclairée que vos parens, & ſoutenir votre rebellion par l'entêtement?

JULIETTE, *s'inclinant.*

Je vous ſupplie à genoux...

CAPULET.

Levez-vous... Cette humilité apparente peut tromper une mere crédule, faire couler ſes larmes; mais je ſuis au-deſſus de pareilles ſéductions. Epargnez-vous les pleurs : je n'y crois point. J'ai tout peſé mûrement, & mon expérience, vous m'en croirez peut-être, eſt faite pour vous guider. Préparez-vous à me ſuivre à la campagne dès aujourd'hui; là, vous donnerez votre main au comte Lodrano. Il eſt d'une race illuſtre, & tout vous ordonne...

JULIETTE.

Je vous conjure par la tendreſſe paternelle, par le ſoin du bonheur de votre fille, que vous aimez ſans doute encore...

CAPULET

N'achevez pas... Mais... Parlez cependant, & me dites ce qui vous déplait dans le comte Lodrano, & quel eſt le motif de cette déſobéiſſance formelle.

JULIETTE.

Souffrez que je renonce pour toujours au mariage. La mort de mon malheureux couſin a tellement flétri mon cœur...

CAPULET.

Comment ajouter foi à ce long déſeſpoir?.. Votre pere n'a-t-il pas un cœur auſſi?... Théobald m'étoit auſſi cher qu'à vous.

JULIETTE.

Une répugnance invincible pour le comte...

CAPULET.

Elle ne durera pas : il eſt jeune, aimable; vous l'aimerez bientôt.

JULIETTE.

Vous avez tout pouvoir. La mort ne me refuſera pas ſon ſecours.

CAPULET.

Vous perdez le reſpect... Cette menace... Je veux bien l'oublier.

JULIETTE.

Ne me rejetez point de vos bras, ô mon pere! Daignez au moins m'accorder du tems pour me réſoudre à ce que vous exigez...

CAPULET.

C'en eſt aſſez : je vous ai écoutée, & vous m'avez entendu.

JULIETTE.

Il n'y a donc plus de pitié ! Mon pere eſt inflexible.

CAPULET.

Je dois l'être. Quelles ſont vos réponſes ? Des plaintes vagues, les rêves d'une imagination exaltée. L'époux que je vous ai choiſi eſt d'un ſang illuſtre, d'une conduite irréprochable & d'une figure peu commune ; & vous refuſeriez ſa main ? & vous feriez cet affront à lui, à votre pere ? Et la cauſe d'un ſi étrange refus ſeroit enveloppée d'un myſtere impénétrable ? Non : c'eſt pour la derniere fois que ma bonté s'explique. Tenez-vous prête à partir : je vous l'ordonne par toute l'autorité que je puis avoir ſur vous. Obéiſſez.

SCENE IV.

JULIETTE, *ſeule.*

Il eſt donc prononcé ce terrible arrêt!.. Mais d'où vient que cet ordre deſpotique n'a fait aucune impreſſion ſur mon ame?... Les larmes de ma mere m'ont plus touchée que ſes menaces. Je ſens mon cœur qui ſe roidit, au lieu de ſe ſoumettre... Traînée de force au pied de l'autel! Dieu! l'autel trembleroit, l'autel s'enfonceroit ſous terre... O Roméo, Roméo! pourquoi ton nom eſt-il un crime? Je l'euſſe prononcé... Mon pere m'appelle une fille rebelle, inſenſée. Dieu que j'atteſte, tu ſais la cauſe de mes refus Non, non, je ſuis fidelle; je ſuis amante, je ſuis épouſe, j'en remplis les devoirs. Eh, quels autres ſont plus ſacrés? Allons: le déſeſpoir m'a rendu le courage; mon ame doit s'élever au-deſſus des revers... Je ſaurai mourir.

SCENE V.

JULIETTE, LAURE.

LAURE.

COMMENT vous trouvez-vous ? Qu'a produit cet entretien ? Je tremble d'en apprendre l'iſſue.

JULIETTE.

Je ne ſuis plus ſi mal, Laure.

LAURE.

Arrêtez. Votre ton de voix m'effraie.

JULIETTE.

Vous n'avez pas encore vu un corps privé de vie, Laure ?

LAURE.

Ah, Dieu ! quelle image vous m'offrez !

JULIETTE.

Eh bien, vous le verrez bientôt ; n'allez point en frémir. Conſidérez-le...

LAURE.

Ne parlez pas ainſi, ma chere maîtreſſe.

JULIETTE.

Vous ſerez témoin, vous dis-je, de mes funérailles; mais malgré le ſang que j'aurai perdu, je paroîtrai plus belle dans le cercueil que dans le lit nuptial. Quand le comte Lodrano, accompagné de mon redoutable pere, viendra pour s'emparer de la tremblante Juliette, il ne trouvera plus qu'une main froide & glacée; la pâleur de la mort ſera empreinte ſur ſes joues décolorées; bientôt la cloche funebre retentira dans les airs; les portes bruyantes du temple s'ouvriront; les larmes rares de l'amitié arroſeront ma tombe, tandis que d'autres ſuivront mon convoi avec une morne inſenſibilité... Mon pere pleurera peut-être... Son pouvoir n'exiſtera plus; je ſerai avec la mort qui rend à tous les êtres, égaux alors, leur liberté primitive.

LAURE.

Ciel! je friſſonne. Quelles lugubres idées!

JULIETTE, *avec un cri de joie.*

Je renais... Voilà Benvoglio... Eloigne-

toi, Laure. Va, je n'affligerai pas long-tems tout ce qui m'environne.

SCENE VI.

BENVOGLIO, JULIETTE.

JULIETTE. (*Elle joint les mains & pleure.*)

Ah, Benvoglio! je lis ſur votre viſage...

BENVOGLIO.

On n'appaiſe point un Capulet... Votre pere!.. Qu'il eſt petit dans ſes grandeurs!

JULIETTE.

Le bonheur n'auroit donc luî qu'un inſtant pour nous.

BENVOGLIO.

Il n'eſt pas détruit encore, il ne le ſera point, j'oſe vous en aſſurer, Juliette.

JULIETTE.

Mon pere eſt inflexible, dites-vous, quel eſpoir peut me reſter?

BENVOGLIO.

Oubliez-vous ce que peut ma tendreſſe ?.. J'ai intercédé pour vous, & ſoudain j'ai vu le courroux enflammer ſon viſage : j'ai été forcé de promettre que je m'emploierois à vous perſuader ; car les grands ſont tellement familiariſés avec le deſpotiſme, qu'ils s'imaginent que ceux qui ſe trouvent ſous leurs pas ſont faits pour leur ſervir de miniſtres. Le court eſpace de tems qui vous reſte, ma digne & malheureuſe amie, va bientôt s'écouler. Il ne faut point compter ſur l'indulgence d'un pere qui ne ſuit que ſes idées ambitieuſes ; dans trois heures il vous enleve, il force votre main...

JULIETTE, *fiérement.*

Il force ma main!.. Mais, répondez, tous les peres ſont-ils ainſi ?.. Non, non, je m'arrête... Je dois reſpecter mon pere. Dieu ! qui m'eût dit qu'un pere ne ſeroit plus à mes yeux le plus cher des mortels!.. Il forcera ma main... Vous m'avez dit cent fois que le courage étoit la premiere vertu & la plus

néceſſaire dans la carriere orageuſe de la vie... (*Elle tire un poignard.*) Voyez-vous ce poignard ? Au moment de la violence...

BENVOGLIO.

Donnez-moi ce fer, cruelle amie. Non; ce n'eſt point là une de mes leçons.

JULIETTE.

Le droit le plus ſacré à une ame généreuſe, n'eſt-il pas de mourir à ſon gré ?

BENVOGLIO, *lui ôtant le poignard.*

Vous ne vous appartenez plus, vous êtes à Roméo.

JULIETTE.

Eh, ne pouvant plus vivre pour lui, il faut bien que je meure !

BENVOGLIO.

Vous voulez mourir... Eh bien, ayez le courage de faire plus pour lui.

JULIETTE.

Faire plus pour Roméo ?... Achevez.

BENVOGLIO.

Oſerez-vous deſcendre vivante dans le tombeau ?

JULIETTE.

Que dites-vous, ô ciel !

BENVOGLIO.

Oſerez-vous entrer dans le ſouterrein où dort la pouſſiere de vos ancêtres ? Au milieu de ces tombeaux, garderez-vous une ame exempte de terreur ? Ne frémirez-vous point en vous trouvant ſeule ſous ces voûtes ténébreuſes, en voyant ces colonnes noires & reſplendiſſantes, ces marbres penchés ſur des ſépulcres, & le jour pâle & tremblant de ces lampes funebres, qui éclaire par intervalles ces triſtes mauſolées ?

JULIETTE.

Vos expreſſions m'effraient ; mais l'ame de Benvoglio me raſſure... Oui, j'y deſcendrai avec courage ; mais pourquoi viſiter le ſéjour des morts ?

BENVOGLIO.

Pour être à jamais rendue à Roméo.

JULIETTE.

A Roméo ! Ah ! placez-moi dans un cercueil ; enveloppez-moi dans un linceul fu-

néraire, couchez-moi auprès de ces ſtatues froides & ſilencieuſes : l'effroi de la tombe n'ira point juſqu'à mon ame, j'en ſurmonterai l'horreur : je ne crains plus cette nuit profonde & ſolitaire... Garantiſſez-moi du ſort affreux qu'on me prépare, & j'affronte le ſéjour des tombeaux.

BENVOGLIO.

Je n'attendois pas moins... Eh bien, Juliette, je vais vous dérober à la tyrannie ; je vous ſouſtrais pour toujours au deſpotiſme de vos parens ; ils ne ſongeront pas même à ſuivre vos traces, vous aurez fui par une route inconnue & nouvelle ; ils vous pleureront amérement, eux qui vous auroient immolée d'un œil ſec ; mais loin des maîtres de votre ſort, vous vous appartiendrez à vous-même, vous ſerez libre.

JULIETTE.

Je ſerai libre ! Ah, Benvoglio ! j'oſerai tout... Mais comment cela ſe pourra-t-il ?

BENVOGLIO, *montrant une fiole.*

J'ai déployé pour vous tout l'effort de mon

art, de cet art divin que j'ai cultivé dès mon enfance, & qui m'a appris l'uſage de ces plantes précieuſes où le ſoleil dardant ſes plus purs rayons, empriſonna les germes de la joie, de la vie & de la ſanté. Les vertus les plus ſecretes & les plus oppoſées ſont enfermées dans ces végétaux que l'homme diſtrait foule aux pieds, & qui recelent les tréſors de la vie élémentaire. J'y ai trouvé le remede à toutes les ſouffrances; & l'amour de l'humanité, que la noire ingratitude n'a pu tarir dans mon cœur, enflammant ſans ceſſe mes eſprits, m'a fait ſuivre ces phénomenes qui ne frappent d'abord que la curioſité, & qui font connoître de plus en plus combien la nature eſt riche dans ſes rapports & puiſſante dans ſes combinaiſons. Une découverte heureuſe, renouvellée ſous la main de l'expérience, m'a rendu certain de l'effet le plus étonnant & le plus admirable. Je puis vous dire avec aſſurance, prenez, ma Juliette, prenez ſans crainte ce breuvage aſſoupiſſant: il va vous endormir d'un ſommeil tranquille

& inſenſible, qui reſſemblera parfaitement au calme du trépas. Mais ce ſommeil n'eſt que paſſager & nullement dangereux ; les principes de la vie ne ſeront point éteints, mais ſuſpendus ; vous reſterez douze heures ſous cette image d'une mort parfaite ; nulle chaleur, nul ſouffle n'atteſtera que vous vivez. J'annoncerai moi-même votre mort avec de feintes larmes ; la pitié frappera juſqu'à l'ame inflexible de votre pere ; on le verra, abandonnant ſon triſte palais, le laiſſer déſert & inhabité. Le reſte me ſera confié. Suivant nos uſages, parée dans votre cercueil & le viſage découvert, vous ſerez portée pour être enſevelie dans le tombeau de votre famille, ſous cette même voûte antique où repoſent tous les deſcendans des Capulets... Vous frémiſſez, Juliette !

JULIETTE.

J'éprouve un reſte de terreur, je l'avoue ; mais achevez.

BENVOGLIO.

Je ſerai chargé de tout le funebre appareil ;

ces mains vous placeront à la ſuite de vos aïeux ; à moi ſeul eſt remis le ſoin de toucher ce corps adorable & de le couvrir d'aromates précieux... J'ai redouté de prononcer ces dernieres paroles ; mais tout ceci, ma Juliette, n'eſt qu'un ſtratagême qui ſous les auſpices de l'amour vous rend à votre époux. Au bout de quelques heures vous ſortirez de votre aſſoupiſſement comme d'un ſonge ; & Roméo que j'ai fait avertir, ſera dans vos bras à votre réveil.

JULIETTE.

Roméo !.. Je le reverrai ? Vous me l'aſſurez ? ...

BENVOGLIO.

On vous croira ſéparée des vivans & dans la nuit éternelle de la tombe ; mais vous vivrez, vous ſerez rendue à l'amour. Vos obſeques ſe feront avec magnificence au bout de quelques jours ; & la premiere des victimes que le char lugubre des hôpitaux envoie chaque jour à la ſépulture, ira prendre votre place.

JULIETTE.

Je renaîtrai, Benvoglio, je renaîtrai?

BENVOGLIO.

Ma main attentive & ſcrupuleuſe peſoit plus que ma vie; elle peſoit la vôtre & celle de Roméo... Ne tremblez point.

JULIETTE, *prenant une coupe.*

Eh bien, je n'ai plus de terreur. Conduiſez-moi dans ces obſcures demeures; que je m'endorme ſous ces voûtes effrayantes; je préfere ce ſéjour au palais de mon pere. N'eſt-ce pas au milieu des ſépulcres que finit l'empire des Capulets?.. Mais, Dieu! je vois les larmes de ma mere, ſa douleur, ſon déſeſpoir... Mere infortunée! N'entendrai-je pas ſes cris, ſes gémiſſemens?

BENVOGLIO.

Non. Invulnérable & calme, plongée dans un profond & doux ſommeil, aucun ſentiment pénible ne troublera votre repos.

JULIETTE.

Mais Roméo... quand il apprendra ma mort feinte, que deviendra-t-il?

BENVOGLIO.

Il l'ignorera.

JULIETTE.

Ah! voilà bien la faveur qui me devient la plus chere.

BENVOGLIO.

Je précéderai ſon arrivée au temple, & je m'y rendrai avant votre réveil.

JULIETTE.

Serrez-le dans vos bras, entraînez-le loin de moi, qu'il ne me voie pas le viſage pâle, l'œil fixe, le corps glacé; veillez plus que ſur moi, Benvoglio, veillez ſur mon époux.

BENVOGLIO.

Il ne pourra ſe rendre aux tombeaux qu'à minuit; c'eſt moi qui l'y conduirai, & vous ſerez alors pleinement revenue à la vie.

JULIETTE.

O douce eſpérance! Roméo, mon cher Roméo, malgré la haine & la tyrannie, je ſerai toute à ton amour.

BENVOGLIO.

En vous réveillant, ne vous effrayez point

du vaſte ſilence du temple, ni de l'immobile attitude de ces ſtatues qui accompagnent les mauſolées.

JULIETTE.

Si j'éprouve de l'effroi, je prononcerai le nom de Roméo.

BENVOGLIO, *vivement.*

Et vos premiers regards le rencontreront; je vous unirai une ſeconde fois. Cette profonde horreur du temple diſparoîtra ſoudain, & il ne ſera plus pour vous que ce qu'il fut la nuit où, éclairé des flambeaux qui jetoient autour de l'autel des ombres grandes & majeſtueuſes, vous prononçâtes dans ce demi-jour impoſant & ſolemnel les vœux & les ſermens de l'amour.

JULIETTE.

O nuit mémorable, pourras-tu te reproduire à mes ſens étonnés & ravis! Tant de joie appartiendroit-elle une ſeconde fois au foible cœur de l'homme! O bonheur! ſi je t'invoque, c'eſt pour remplir l'ame du mortel qui m'eſt cher... Qui m'eût dit que

l'artifice entreroit un jour dans ce cœur qui n'a jamais diſſimulé!.. Mais lequel eſt le plus coupable, de la victime qui échappe au coup mortel, ou de celui qui tient la hache levée ſur ſa tête?... Dois-je attendre encore ?

BENVOGLIO.

Non; il eſt tems.

JULIETTE, *tendant la coupe.*

Donnez... Votre main tremble.

BENVOGLIO.

C'eſt de tendreſſe, & non de crainte.

(*Il verſe la liqueur.*)

JULIETTE.

Voyez-moi ſourire... Le tems de mon ſommeil ſera-t-il long ?

BENVOGLIO.

Douze heures; mais le tems n'exiſtera plus pour vous. (*Elle fait quelques pas.*) Que faites-vous ?

JULIETTE.

J'arrête ma vue ſur le ſeuil de la porte, d'où il m'a envoyé le dernier regard... Je

le vois... Jesuis forte. (*Elle boit. Posant la coupe.*) Eh bien, ami... je n'ai plus qu'à aller au tombeau.

BENVOGLIO.

Soyez maintenant tranquille, & laissez agir la liqueur.

JULIETTE.

Ah! ma confiance est entiere... Je ressusciterai.

BENVOGLIO, *la prenant dans ses bras.*

Je vous le jure, héroïque amie.

JULIETTE.

O mon libérateur!... Vienne donc le sommeil!

BENVOGLIO.

Avant qu'il vous surprenne, il vous reste à feindre une entiere obéissance aux ordres de votre pere. Ainsi vous conserverez la renommée d'une fille soumise. Il vous honorera de ses longs regrets; vous n'aurez rien perdu dans sa mémoire, & l'orgueil des Capulets sera satisfait.

JULIETTE.

Puiſſe le repos deſcendre au fond de ſon ame auſſi profondément que je le deſire ! Je n'ai que le remords d'avoir troublé quelques inſtans de ſa vie ; mais dites, étoit-il en mon pouvoir d'obéir ?

BENVOGLIO.

Je répandrai du moins quelque ſatisfaction dans ſon cœur, en lui portant la nouvelle de votre ſoumiſſion. Je me parerai de ce prétendu triomphe ; mais en même tems je lui peindrai tout l'effort du ſacrifice, combien il fut pénible & douloureux. Ce combat entre le devoir & la volonté donnera plus de vraiſemblance à ce qui doit arriver. Adieu, ma digne amie : je vais agir pour Roméo.

JULIETTE, *lui jetant un dernier regard.*

Nous nous reverrons ? . . .

BENVOGLIO.

A minuit. . . Tous trois. . . Nous nous retrouverons dans les bras de la liberté, de l'amitié & de l'amour.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, *ſeule, errant ſur la ſcene.*

Ce n'eſt donc qu'auprès de ces ſombres autels, à la lueur tremblante de ces lugubres feux, que je dois le revoir ! Eh, qu'importe le lieu, pourvu que je l'y preſſe dans mes bras ! Mon amour a tout oſé... Oui, je m'endormirai, je repoſerai ſous ces voûtes ſépulcrales... Ce ſéjour de la mort pourroit-il m'effrayer ? Il me dérobe à la tyrannie & me rend à l'amour... Mais ſi la main de mon protecteur avoit paſſé la meſure... ſi j'allois dormir d'un ſommeil éternel, quel ſeroit le ſort de Roméo !... Horrible penſée ! Mourir, & j'aime... Mais Roméo laiſſeroit-il Juliette ſeule dans le tombeau ? Non, il s'y précipiteroit ; ſa main preſſeroit ma main glacée...

glacée. . . Eh bien, qu'ai-je à craindre? Notre deſtin, proſpere ou fatal, ſera toujours le même. Oui, je ſuis fille de Capulet, je le ſens au courage qui me guide. Plus de crainte. . . La mort ou l'heureuſe liberté. Ma mere! . . Dieu! encore un combat.

SCENE II.

Madame CAPULET, JULIETTE.

Madame CAPULET.

Il me tardoit de vous embraſſer, ma fille.

JULIETTE.

Eh bien, ma mere, je cede à un pouvoir abſolu : que veut-on de plus ?

Madame CAPULET.

Vous m'en devenez plus chere. Ce n'eſt pas que je ne ſois ſurpriſe que votre médecin ait eu plus de pouvoir ſur votre eſprit que vos parens. . . Mais ſupprimons tout reproche ;

avec quel plaiſir votre pere va retrouver une fille obéiſſante!

JULIETTE.

Beaucoup moins que vous ne le penſez, ma reſpectable mere.

Madame CAPULET.

La paix que j'aime, & que j'appelle de tout mon pouvoir, va ſuccéder aux nuages qui l'obſcurciſſoient.

JULIETTE.

Vous le croyez... Hélas!

Madame CAPULET.

Vous ſerez heureuſe, ma fille.

JULIETTE.

C'eſt ce qu'on a déjà oſé me promettre; mais...

Madame CAPULET.

Le ciel récompenſe les enfans qui font la joie de leur pere.

JULIETTE.

Je ne dois pas me parer d'une vertu forcée... Je ne ſerois pas ſi ſoumiſe, s'il m'étoit permis d'agir autrement.

Madame CAPULET.

Tout vous ſera compté, ma fille.

JULIETTE.

Que d'indulgence & de bonté, ô ma tendre mere ! Hélas, j'en ſuis indigne !

Madame CAPULET.

Je n'ai plus qu'à vous féliciter, que dis-je ! qu'à vous remercier d'avoir fait rentrer le calme dans l'ame de vos parens.

JULIETTE.

Ah, ma mere ! Et ſi ma ſoumiſſion étoit involontaire, infidelle ? . . .

Madame CAPULET.

Ne dites pas cela, ma fille; vous m'affligez. . . Mais non, vous ne me cauſerez plus de peine déſormais.

JULIETTE.

C'eſt bien le contraire que je crains. . . Mon cœur eſt frappé, ma tête eſt égarée. . .

Madame CAPULET.

Votre imagination eſt un peu exaltée, il eſt vrai; mais votre cœur eſt bon, tendre, ſincere. Je le connois.

JULIETTE.

O ma tendre mere, ſupprimez, ſupprimez ces éloges!

Madame CAPULET.

Si j'euſſe été la maîtreſſe, je ne vous aurois pas impoſé un joug qui ſemble vous peſer & vous déplaire.

JULIETTE.

Ah, que le ciel vous béniſſe, mere incomparable!.. Quoi, vous auriez!.. Il n'eſt plus tems... Vous percez mon cœur attendri... Ne vous affligez pas, quelque choſe qu'il arrive... Je vous en conjure, quelque choſe qu'il arrive, ne vous livrez pas au déſeſpoir.

Madame CAPULET.

Que voulez-vous dire, Juliette?

JULIETTE, *ſe jetant au col de ſa mere.*

Souffrez que je vous embraſſe, ma bonne mere. Un baiſer... de grace, encore un baiſer.

Madame CAPULET, *pleurant de joie.*

O mon enfant, enfant toujours plus chere, t'ai-je jamais épargné mes careſſes maternelles?

JULIETTE.

N'en ſoyez point avare en ce moment : de long-tems peut-être je n'aurai le bonheur de vous embraſſer.

Madame CAPULET.

Eh, pourquoi, ma fille ? Toujours ma tendreſſe pour vous ſera la même.

JULIETTE, *errant ſur la ſcene.*

Je verrai donc la tombe ! .. Oui, & ſans frayeur... Me reconnoîtra-t-il ſous le voile funéraire ? ... Au réveil, dans cette impoſante ſolitude, quelle forme lui offrirai-je ? .. O ma mere ! quelle récompenſe pour tant de bonté ! ... Mere infortunée ! ..

Madame CAPULET.

Ses eſprits égarés. . . . (*La ſoutenant.*) Qu'avez-vous, Juliette ?

JULIETTE, *la main ſur le cœur.*

J'ai là un trait profond...

Madame CAPULET.

Ma fille, vous êtes dans une ſituation qui m'alarme.

JULIETTE.

Je me ſens abattue.

Madame CAPULET.

Comment?

JULIETTE.

Tout fuit autour de moi, tout s'évanouit.

Madame CAPULET.

Quelle pâleur!.. Mettez-vous ici. (*La plaçant ſur un ſopha.*)

JULIETTE.

Oui... J'y ſerai mieux... Adieu, bonne mere... adieu.

Madame CAPULET.

Comment adieu?.. Ciel!.. Ma fille!

JULIETTE.

C'eſt le moment... Il vient... Je le ſens... Mon ſang ſe glace, mes yeux s'obſcurciſſent... Je combats vainement.

Madame CAPULET.

Ma fille!..

JULIETTE.

Béniſſez-moi, ma mere... Béniſſez-moi; pardonnez-moi.

Madame CAPULET.

Juliette ! chere Juliette ! . .

JULIETTE.

Dieu veuille vous bénir, ma mere, & me pardonner !

Madame CAPULET.

Mon enfant ! . . Sa main froide. . . Son œil qui ſe ferme. . . Au ſecours, au ſecours !

JULIETTE, *d'une voix éteinte.*

On l'a voulu. . . J'obéis. . . Je meurs. . ,

Madame CAPULET.

Juliette, éveillez-vous. . . Puiſſances céleſtes, ayez pitié de moi ! Laure, au ſecours, Laure ! . .

SCENE III.

Madame CAPULET, LAURE.

LAURE.

D'où partent ces cris perçans ? (*Appercevant Juliette étendue ſur le ſopha.*) Que vois-je ! . , Juliette. . .

Madame CAPULET.

Eſt-ce la mort ? . . Ma fille ! Dieu, rendez-moi ma fille !

LAURE.

Elle ne reſpire plus. . . Quel affreux ſoupçon ! . . Je me rappelle ce qu'elle m'a dit. . .

Madame CAPULET, *vivement.*

Qu'a-t-elle dit, Laure ?

LAURE.

Que je verrois bientôt ſon corps privé de vie. . . que la cloche funebre ſonneroit pour elle. . .

Madame CAPULET.

Pere inhumain ! déteſtable comte ! venez, voyez les ſuites terribles de votre incroyable dureté. Elle eſt donc morte par vous. . . Quoi, ma fille ſeroit morte ! Non, elle ne mourra point. . . Non, je ne veux pas qu'elle meure. (*Se précipitant ſur le corps de ſa fille.*) Je l'embraſſerai, je la réchaufferai, je l'arracherai à la mort, ou j'expirerai avec elle. . .

SCENE IV.

CAPULET, Madame CAPULET, LAURE.

CAPULET.

QU'ENTENDS-JE ? .. Quelles clameurs ? .. Eſt-ce encore un nouvel artifice imaginé pour rompre mes deſſeins ? .. J'ai ſa parole... Ciel, quel ſpectacle !

Madame CAPULET, *pleurant.*

Votre fille, ſeigneur, étoit réſignée ; mais ſans doute l'effort ſurnaturel qu'elle a fait ſur elle-même, la révolution ſubite de tous ſes ſens... Contraignez maintenant la mort à vous la rendre.

CAPULET. (*Il lui prend un bras qui retombe.*)

Dieu !.. Quel frémiſſement court dans mes veines !.. Se pourroit-il ?.. Courez, Laure. Je quitte Benvoglio ; il n'eſt pas loin ;

qu'on l'appelle, qu'il vienne... O malheur! Tout ſeroit-il fini?.. Je n'y ſurvivrois pas. (*Laure ſort.*)

Madame CAPULET.

Les hommes te rappelleront-ils à la vie, ô ma chere Juliette?..

CAPULET, *auprès de ſa fille.*

Qu'ai-je fait, hélas!.. Juliette, réveille-toi. Je ne voulois que ton bonheur. Elle ne m'entend point... Barbare que je ſuis, lui aurois-je donné la mort!.. Fatale ambition qui me coûteroit ma fille, tu m'aurois vendu bien cher tes trompeuſes promeſſes!

SCENE V.

CAPULET, Madame CAPULET, BENVOGLIO, LAURE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CAPULET.

VENEZ, venez, Benvoglio, voyez... Secourez-moi; je ſuis le plus malheureux des peres.

BENVOGLIO.

Ciel!.. (*Il lui tâte le pouls.*)

CAPULET.

Eh bien, dites-moi qu'elle reſpire encore; donnez-moi quelque eſpérance, j'en ai beſoin... Tremblez de me porter le dernier coup.

BENVOGLIO.

Son pouls, lorſque je l'ai quittée, étoit déjà d'une foibleſſe extraordinaire...

CAPULET.

Et pourquoi ne me l'avoir pas dit? J'aurois été plus indulgent.

BENVOGLIO.

Vos reproches ſont l'effet de votre douleur; n'avez-vous pas traité mes remontrances de prétextes & de chimeres?

CAPULET.

Ah, malheureux!

BENVOGLIO.

Souvenez-vous de ces paroles que je vous ai dites conformément à mon devoir: ménagez, ſeigneur, la délicateſſe de ſon organiſation. Dans les ames ſenſibles, le trait de la douleur deſcend profondément; tout s'y imprime, & une ſecouſſe inattendue pourroit éteindre à la fois & le ſentiment & la vie.

CAPULET.

Ah! je n'ai pas entendu, je n'ai pas compris ce que vous me diſiez alors: il falloit me menacer de la perdre.

BENVOGLIO.

Si je vous euſſe prédit formellement ce qui vient d'arriver, m'auriez-vous cru? Soyez vrai...

CAPULET.

Mon malheur ſeroit - il au comble ? . . . O Benvoglio ! aurois-je des larmes éternelles à répandre ?

BENVOGLIO.

Seigneur, je vous plains ; c'eſt tout ce que je puis vous dire.

CAPULET.

Quoi, l'art eſt impuiſſant ? Et quelle eſt donc votre ſcience ?

BENVOGLIO.

Mon art ne paſſe point les bornes de la nature ; les principes de vie n'exiſtent plus.

CAPULET.

Arrêtez... Trompez - moi... Elle ſeroit morte ? Quel triomphe pour les Montaigus ! Comme ils vont inſulter à mes douleurs ! Il reſte un fils à mon ennemi, un héritier de ſon nom, & moi je n'aurai perſonne pour ſuccéder à mon invincible haine !

BENVOGLIO.

Eh, ſeigneur ! cet objet déplorable ne

devroit-il pas vous interdire les paſſions violentes ?

CAPULET.

Rendez-moi ma fille, Benvoglio ; voilà ce que je vous demande. Encore une fois, qu'eſt-ce donc que votre art, s'il ne peut rappeller ma fille d'une défaillance ?

BENVOGLIO.

Plût au ciel !.. Le coup fatal eſt porté.

CAPULET.

Le coup fatal ?.. Eh, comment ?

BENVOGLIO.

Epouvantée de vos ordres abſolus, un ſaiſiſſement violent & ſubit aura reſſerré ſon cœur, arrêté dans ſes veines le cours du ſang. Il n'en faut pas davantage, le fil délié s'eſt rompu, & la nature alors ſe joue de nos vaines ſpéculations.

Madame CAPULET.

Elle a obéi, vous l'aviez exigé... J'ai vu ſes combats, il lui en a coûté la vie... Voyez le courage de votre fille, comparez-le à votre orgueil : elle a ſu mourir pour ne

point enfreindre le devoir... Infortunée!... Et cependant elle s'étoit bornée à demander un délai...

CAPULET.

Détournez vos regards de moi, madame; je ſuis aſſez puni.

Madame CAPULET.

Hélas! en la forçant à ſuivre vos volontés, j'ai moi-même contribué à ſa mort. Malheureuſe que je ſuis, pourquoi vous ai-je cru!..

CAPULET.

Dites-moi, Benvoglio, n'auroit-elle point attenté par déſeſpoir à ſes jours? Le poiſon...

BENVOGLIO.

Non, ſeigneur. Voyez ſon viſage; un ſourire doux comme celui de la vie ſemble l'animer encore.

CAPULET.

Elle n'eſt donc plus! Image déſeſpérante, qui va faire le tourment continuel de mes derniers jours!.. Que le trépas ne m'a-t-il plutôt frappé! Mes yeux ne s'arrêteroient plus ſur ces objets qui commencent mon ſupplice,

ſur ce jour déjà plus ſombre, plus horrible que celui de l'enfer.

Madame CAPULET.

Pleurez, barbare, pleurez ſur vous... Ah! vous ne ſavez pas ce que vous avez perdu: l'ame la plus noble, la plus tendre, faite pour commander le reſpect & l'admiration, pour honorer votre maiſon... O ma Juliette! tu es plus heureuſe que nous; tu te réveilleras pour l'éternité, & c'eſt là l'unique conſolation de ta déſolée mere. Oui, ſon ame étoit un ſouffle pur, émané du ſein même de la divinité; il a dû remonter à ſa céleſte origine.

BENVOGLIO, *voulant emmener Capulet.*

Soumettons-nous, ſeigneur, aux décrets du ciel. Votre fille, deſtinée au ſéjour des bienheureux...

CAPULET.

Portez ces conſolations à ſa mere.

BENVOGLIO, *allant à madame Capulet.*

Et vous, madame, ſouffrirez-vous les conſeils de l'amitié? Quittez cet objet qui ne peut maintenant qu'aigrir vos douleurs.

Madame

Madame CAPULET.

Quoi, me ſéparer de ma Juliette, moi!

BENVOGLIO.

Eh! que vous ordonne en ce moment cet ange de paix? De vivre, de vous réſigner au coup de la Providenee, de ne point vous livrer à l'inutile déſeſpoir, & de procurer à ſes cendres le repos, dernier hommage qu'elles attendent.

Madame CAPULET.

Oui, ce repos qui lui a été refuſé pendant ſa vie... Elle a dû deſirer de quitter ce ſéjour de perſécutions & de haine. Qu'avoit-elle à regretter ici-bas? Elle ſera plus paiſible parmi les tombeaux de ſes ancêtres qu'elle ne le fut dans ce palais où elle eſt morte victime de l'ambition & de l'orgueil.

CAPULET.

Terribles vérités qui frappez mon oreille, j'ai mérité de vous entendre!.. Oh! je ne ſaurois commander à mon déſeſpoir... Que du moins ſes obſeques ſoient magnifiques. Benvoglio, je vous charge de tout ce triſte appa-

reil. Je tromperai, s'il eſt poſſible, ma douleur, en faiſant revivre ſous le ciſeau les trait de cette enfant chérie. Je veux que ce ſoit un monument immortel de mes regrets, & que le marbre animé éterniſant la beauté de ſon corps, faſſe verſer des larmes à tous ceux qui viendront après moi. En apprenant de combien de vertus ſon ame fut ornée, ils gémiront encore de ma douleur; ils ſentiront toute l'étendue de ma perte. Qu'on la dépoſe aujourd'hui ſous ces voûtes ſacrées où repoſent ſes ancêtres & où je ne tarderai point, hélas! à la rejoindre... Les Montaigus ſeront heureux de ce revers qui m'accable; mais que m'importent les jouiſſances de mes ennemis, quand le terrible remords, plus implacable qu'eux, s'éleve du fond de mon cœur?... (*Allant vers ſa fille.*) Ma Juliette, ange de paix, adieu. (*Il lui baiſe la main, il fait ſigne à pluſieurs domeſtiques d'emmener madame Capulet.*) Venez, madame, éloignons-nous.

Madame CAPULET.

Faut-il donc m'arracher d'auprès d'elle!

Non, non... Ah, du ſéjour de la gloire, ma fille, ma chere fille prie Dieu de m'ôter de ce monde!.. (*Aux domeſtiques.*) Arrêtez, barbares, arrêtez .. Un moment encore! (*Elle ſe penche ſur le corps de Juliette.*) Ta mere te donne le dernier baiſer... Adieu, adieu pour toujours. (*On l'emmene.*) O douleur! ô déſeſpoir! ô mort, viens à moi!

SCENE VI.

BENVOGLIO, *ſeul.*

VIVANTE, il perſécutoit, il ſacrifioit ſa fille; morte, il la regrette, il l'adore... Telle eſt la bizarrerie inexplicable du cœur de l'homme quand il s'abandonne aux paſſions. La tyrannie, ſous le nom d'autorité paternelle, peſe ſur ce ſexe aimable; & la jeuneſſe, la beauté, l'innocence, la candeur, ſoumiſes à cet amas de loix arbitraires, ne s'y dérobent que par le trépas. Juliette qui dans ce moment fait couler des larmes ſi ameres, qui cauſe tant de

regrets, n'a pu échapper au malheur qu'en paſſant ſous le voile funebre de la mort... Ah, ſi je pouvois au moins conſoler cette malheureuſe mere! Si je pouvois lui révéler, ſans me trahir!.. Mais, ici-bas, le cœur innocent ſouffre pour le coupable.

SCENE VII.

BENVOGLIO, LAURE.

BENVOGLIO.

APPROCHEZ, Laure. Je ſais que vous aimiez tendrement Juliette.

LAURE, *pleurant.*

Dieu ſait combien je l'aimois, & avec quelle ſincérité je la pleure. Hélas! elle me parloit de ſa mort; mais que j'étois loin de penſer...

BENVOGLIO.

La mort frappe à tout âge: il faut s'y attendre; les gémiſſemens ſont ſuperflus. On m'a chargé du ſoin de ſes funérailles; vous m'aiderez à remplir ces triſtes & derniers devoirs.

LAURE.

Hélas ! le pourrai-je ?

BENVOGLIO.

Il le faut. Que ſon corps ſoit paré de vêtemens blancs, ſymboles de ſon innocence ; que l'on poſe ſur ſon front une couronne des plus belles fleurs ; qu'elle ſoit couchée mollement, la tête un peu élevée, ſur l'étoffe la plus liſſe. Tels ſont mes ordres, que vous exécuterez.

LAURE, *conſidérant Juliette.*

Seigneur, voyez : le trépas ne l'a point défigurée. Ne diroit-on pas qu'elle reſpire encore ?

BENVOGLIO.

Il eſt vrai.

LAURE.

Je ne puis me perſuader qu'elle ſoit morte. Un ſang vermeil colore encore ſes joues : quelle eſt donc la cauſe de ſa mort ?

BENVOGLIO.

Une ſuffocation ſubite. Heureuſement qu'elle eſt morte ayant peu de choſes à

regretter dans cette vie, & qu'elle ne ſera pleurée que par l'amitié.

LAURE.

Que par l'amitié ! . . Ah, ſeigneur ! ne feignez pas avec moi; je ſuis inſtruite des mouvemens de ſon ame.

BENVOGLIO.

Quoi, Laure ?

LAURE.

J'ai été témoin, la nuit derniere, de leur douloureuſe ſéparation. Hélas ! ſi vous ouvrez ſon corps, vous trouverez ſur ſon cœur l'empreinte profonde d'un nom qui lui fut cher.

BENVOGLIO.

Ne prononcez jamais ce nom, Laure. Gardez ce redoutable ſecret.

LAURE.

Il me ſuivra au tombeau.

BENVOGLIO.

Jamais le fer dans mes mains tremblantes ne profanera ce corps que la mort elle-même ſera forcée de reſpecter.

LAURE.

La mort ne diſſout-elle pas également & le cœur qui aima & celui qui n'a point aimé ?.. O ma chere maîtreſſe, ma douce compagne ! Elle n'exiſte plus, ni pour moi, ni pour celui...

BENVOGLIO.

Ne t'afflige pas tant. Quelquefois le ciel fait des miracles.

LAURE.

Des miracles ! Ah ! c'eſt elle qui doit en faire du haut des cieux qu'elle habite maintenant.... Près d'elle je n'éprouve aucune terreur.

BENVOGLIO.

Le tems preſſe, Laure, remplis un funeſte devoir.

LAURE.

Quel triſte emploi ! & je ne puis m'y refuſer !.. Oui, j'en aurai le courage. Ce ſera donc moi qui lui donnerai le dernier baiſer ! (*L'embraſſant.*) Chere Juliette, adieu, adieu. (*La toile ſe baiſſe.*)

ACTE V.

Le théatre repréſente des tombeaux, des inſcriptions, des ſtatues : une lampe eſt ſuſpendue à la voûte. On apperçoit une partie du temple ; dans l'enfoncement eſt un autel. Le cercueil de Juliette eſt derriere une eſpece de ſarcophage ; elle a le viſage à demi couvert.

On voit un homme qui paſſe, examine Roméo, & ſort après avoir obſervé ſes mouvemens.

SCENE PREMIERE.

ROMÉO, *ſeul, une lettre à la main, ſe promenant à pas lents.*

TOUT eſt tranquille ici... Quel morne & long ſilence !... C'eſt l'image de la nuit éternelle... Quel effroi religieux me ſaiſit !..

Ces murs, ces tombeaux, ces feux qui pâliſſent... Recueille-toi, mon ame; apprends à connoître le néant de ce monde... Tombeaux, que vous êtes éloquens! Cendres autrefois animées, quoi, l'homme qui vous contemple oſe avoir de l'orgueil!... Il n'eſt que pouſſiere, & il pourſuit la vengeance... Heureux encore qui n'a ſu qu'aimer!... O mort, gouffre effrayant!.. Le foible, le puiſſant, l'enfant, le vieillard, tout tombe également dans ton abyme... L'amitié, l'amour, tout s'y confond & s'y efface... L'amour! eſt-il poſſible!.. Quoi, la mort éteint auſſi l'amour? Non, ce feu ſacré nous ſurvit, il fait partie de notre ame. (*Un ſilence.*) Je revois les autels où Juliette m'a donné ſa main, où mon cœur a treſſailli du plus doux ſentiment qui puiſſe appartenir au cœur de l'homme. Epouſe chérie, tu vas t'offrir à mes regards, dans cette nuit demi-ſombre, telle que je te vis à la même heure & dans la même enceinte, lorſqu'à la clarté tremblante des flambeaux, je te pris pour la divinité du

temple... Pardonne, ô Dieu ! Juliette environnée de ſes graces pudiques, le front chaſte & baiſſé, le regard timide & aimant, me parut ton chef-d'œuvre & ton image... La haine qui veille, ne put deviner l'aſyle qu'avoit choiſi l'amour... J'y reviens une ſeconde fois : ſerai-je auſſi fortuné ? J'ai anticipé ſur les momens qui, pour mon ardente impatience, ne s'échappoient qu'avec lenteur... Reliſons le billet de Benvoglio... Quel zele pour deux infortunés !.. Ami fidele & rare, non, tu n'as pu avoir cette conſtance que pour deux cœurs brûlant du feu ſacré de l'amour ! (*Il lit.*)

« Revenez ſur vos pas; rendez-vous à
» minuit dans les tombeaux des Capulets.
» Ils ſeront ouverts, Juliette y ſera; atten-
» dez-moi. Je ne vous en dis pas davantage.
» BENVOGLIO. »

L'airain frémiſſant a ſonné la douzieme heure, & je n'entends rien encore... Avançons... Mes pas chancelans heurtent contre ces tombeaux. (*Il s'arrête devant un tom-*

beau.) Le voici cet Octave Capulet qui domine encore orgueilleuſement les marbres de ſa ſépulture... C'eſt l'auteur de tous les forfaits qui ont ſuivi le ſien... Pour un vain point d'honneur il donna le ſignal de tant de meurtres !... Combien la vengeance trompe les cœurs qui s'y abandonnent ! Manes des Capulets, qui me voyez errer ici, pardonnez mon audace; je ne viens point en ces lieux pour vous braver. Une de vos filles, rare tréſor des cieux, ſemble être deſcendue ſur la terre pour étouffer enfin l'inimitié de nos familles, & réparer deux ſiecles de diſcordes. Ce n'eſt pas mon cœur qui rejette la paix, vous le ſavez; vous fûtes ici témoins de nos ſermens; & quand ma main a touché la ſienne, vous n'avez pas ſoulevé ces marbres qui vous couvrent... (*S'arrêtant devant un tombeau.*) Que vois-je ? De Théobald n'eſt-ce point ici la tombe ? Ombre ſanglante, pour qui la vengeance avoit des charmes, pourquoi l'inimitié a-t-elle empoiſonné ton cœur ? Je voulois t'aimer comme un

frere.... Ta violence a cauſé ta perte. Je t'ai ſauvé deux fois de ton aveugle fureur, deux fois je t'ai rendu ton épée... Eloignons-nous... O Juliette ! que d'inſtans ravis à ma félicité ! Viens ; que j'efface de ton ame, & les vaines terreurs, & les ſouvenirs amers, & tout ce qui n'eſt pas amour. (*Tournant autour du ſarcophage.*) Mais quel eſt ce cercueil nouvellement placé ?.. Mes regards, malgré moi, s'y attachent... Qui donc depuis peu a payé à la nature le tribut inévitable ? Seroit-ce un enfant ? un veillard ?.. C'eſt un amant peut-être... Aimer & mourir !.. O mort, ſuſpends ta faux rigoureuſe !.. Laiſſe quelques inſtans de plus ſur la terre les êtres qui aiment... (*Tirant le voile.*) Que vois-je ! Dieu ! Juliette ! ... O tonnerres du ciel, tombez ! Terre, engloutis-moi !.. Cruel Benvoglio, eſt-ce ainſi que tu me rends mon épouſe ?... Mais quoi, elle ſemble me ſourire ! On diroit qu'elle ſommeille. Le trépas n'a point défiguré ſes traits... Juliette, éveille-toi ; éveille-toi, Juliette.... C'eſt

Roméo qui t'appelle... (*Il prend ſa main.*) Sa main eſt ſouple... Elle ne m'entend plus !.. Juliette, objet du plus malheureux amour, tout ce que ton cœur renfermoit de vertus & de tendreſſe, ſeroit donc anéanti ! Déplorable victime des fureurs d'un pere à qui notre amour aura été révélé, tu as voulu me conſerver la foi promiſe. Je te connois, tu auras préféré la mort à un hymen odieux ; & Benvoglio, dans l'excès de ſa douleur, n'aura oſé ni me voir, ni m'apprendre mon épouvantable malheur.... Il ſait que, vivante ou morte, le ſéjour que tu habites doit être le mien : il m'y a appellé.... Eh bien, j'en chéris la nuit horrible & ténébreuſe ; je m'enferme dans ces tombeaux avec toi... Pere injuſte, implacable ennemi, aſſaſſin de ta fille, ce matin encore que ne te l'ai-je ravie !.. Mes preſſentimens, ſes craintes, mon amour, le titre que je porte, tout m'en faiſoit ſans doute un devoir... Ah, ce remords eſt trop affreux, trop profond ! (*Il tire ſon épée.*) Que le trépas m'en délivre...

Ame adorable & pure, ame aimante, qui peut-être dans ce moment erres inviſible autour de moi... attends un moment, attends ton Roméo!.. Je te rejoins; la mort va nous réunir. Qu'eſt-ce que la vie ſans toi! (*Il met l'épée en terre, pour ſe précipiter deſſus.*)

SCENE II.

ROMÉO, BENVOGLIO.

BENVOGLIO, *du fond du théatre.*

ROMÉO! Roméo!.. Dieu! j'arrive à tems... Arrête.

ROMÉO.

Qui vient en ce lieu?

BENVOGLIO.

Arrête... Tu as un ami, & tu connois le déſeſpoir!

ROMÉO.

Tu retiens mon bras... Me crois-tu aſſez

lâche pour vivre ? . . Regarde. . . Rends-moi mon épée, ou ranime Juliette.

BENVOGLIO.

Elle n'eſt point morte.

ROMÉO.

Elle n'eſt point morte, dis-tu? . . Et le voile funebre la couvre. Ah, qu'elle ouvre donc les yeux, ces yeux où j'ai lu le bonheur!

BENVOGLIO.

Attends, & tu vas preſſer ici à la fois dans tes bras ton épouſe & ton pere.

ROMÉO.

Juliette! . . Tu m'abuſes, tu veux tromper mon déſeſpoir.

BENVOGLIO.

Un inſtant, Roméo!

ROMÉO.

Que parles-tu de patience à un infortuné comme moi!

BENVOGLIO.

Un inſtant, te dis-je. . . (*On entend un grand bruit.*) Mais quel tumulte, quel événement imprévu? . . . Ciel! c'eſt Capulet.

ROMÉO.

L'auteur de ſa mort ? .. Je vais la venger.

BENVOGLIO.

Non, écoute... Viens, ſuis ton ami. Nous aurons des défenſeurs. Fuyons, fuyons. (*Il l'emmene dans la profondeur du temple.*)

SCENE III.

ACTEURS précédens, CAPULET, *entrant à la tête de ſes gens, armés & portant des flambeaux.*

CAPULET.

J'AI été averti à tems ; j'ai ſu que mon ennemi, violant le droit des tombeaux à la faveur des ténebres, étoit deſcendu ſous ces voûtes ſépulcrales, pour enlever le corps de ma fille & en faire un trophée à ſa lâche vengeance. .. Amis, enveloppez, ſaiſiſſez ces ſacrileges profanateurs de la cendre des morts ; qu'il

qu'ils tombent & rougiſſent ces murs de leur ſang.

BENVOGLIO, *reparoiſſant avec Roméo qu'il tient par la main.*

Arrêtez, barbares ! J'aſſouvirai ſeul vos fureurs.

CAPULET.

O terreur ! ô ſurpriſe !.. Benvoglio ſon complice !

BENVOGLIO.

Oui, & ſon ami; ſon crime eſt le mien, ne frappez ici que moi. (*A part.*) Si Montaigu tardoit... Non, le voici.

SCENE IV.

ACTEURS précédens, MONTAIGU, *ſuivi de gens armés.*

MONTAIGU.

MES amis, nous ſommes maîtres des portes; entrons en foule, défendez ma cauſe, défendez mon fils; ſes jours ſont en dan-

ger. La trahiſon l'attendoit au milieu de ces tombeaux. Je l'ai ſu. . . (*Délivrant ſon fils.*) Je t'arrache au trépas.

ROMÉO.

Mon pere, la vie ne m'eſt plus chere déſormais.

CAPULET.

Que venois-tu faire en ces lieux? Inſulter à mes déſaſtres.

MONTAIGU.

Ta rage invente toujours des crimes que toi ſeul as conçus & peux commettre.

(*Ils ſe menacent de leurs épées qui ſe croiſent.*)

BENVOGLIO, *ſe mettant entre deux.*

Cruels!.. Percez mon ſein.. . Allez-vous vous égorger au pied de ces tombeaux & faire rejaillir le ſang ſur les autels? Tremblez : c'eſt ici la demeure inviolable des morts ; c'eſt ici que, malgré vos fureurs, le trépas vous réunira un jour, froides & paiſibles victimes. N'attendez pas que la tombe vous raſſemble & vous réconcilie. Voyez les

cendres de vos aïeux. Elles dorment, elles repoſent immobiles. Après tant d'inutiles débats, elles ſont venues ici ſe mêler & ſe confondre... Qu'ont produit leurs haines mutuelles? Qu'eſt-il ſorti de leurs diſcordes domeſtiques? Agités toute leur vie par la ſombre inimitié, ils ont donné au tourment de la haine ce court eſpace de tems qui leur étoit accordé pour vivre. La mort, dominatrice abſolue, au fond de ces ſépulcres unit tous les rivaux... Ouvrez ces tombes : que reſte-t-il de la férocité des paſſions? L'un porte encore l'empreinte du coup mortel, l'autre eſt mort dans la rage, le plus heureux dans les remords, celui-ci a vu tomber ſa tête ſous la hache des bourreaux; & au milieu de tant de forfaits, aucun parti n'a ſur l'autre le triſte avantage d'un plus grand nombre d'homicides... Déplorables familles! le ciel prenant pitié de vous, avoit voulu finir vos antiques diviſions. Je vais tout révéler. Le ciel avoit fait deſcendre l'amour dans le cœur de vos enfans,

CAPULET.

Dieu, où ſuis-je !

MONTAIGU.

Ciel, eſt-il poſſible !

BENVOGLIO.

Ils ſurent s'aimer, ils connurent le plaiſir de répandre des larmes, ils demandoient au ciel qu'un rayon ſalutaire vous éclairant d'un jour nouveau, vînt calmer les tranſports de vos cœurs trop ardens... J'ai protégé leurs amours, parce qu'ils étoient vertueux, que leurs cœurs étoient innocens & chaſtes. Ils alloient périr ſéparés, je les ai réunis au pied de ces mêmes autels; je l'ai dû... Capulet, voilà l'époux de Juliette.

CAPULET.

Je vois maintenant la cauſe de ſa mort... Je l'ai perdue, hélas! (*A Montaigu.*) Et toi, ton fils te reſte.

MONTAIGU, *montrant ſon fils appuyé contre une colonne, & abſorbé dans la douleur.*

Regarde, homme inexorable; il n'en eſt que plus infortuné.

BENVOGLIO.

Ennemis implacables, conſentez aujourd'hui à oublier la vengeance; & le ciel s'appaiſant peut-être...

CAPULET.

Tu veux que j'oublie ici nos haines, & voilà l'objet déplorable de la rage des Montaigus qui pourſuit mes regards, l'infortuné Théobald qui a ouvert la pierre du caveau; ſon corps eſt encore frais, & je crois voir, à travers ce cercueil, ſon ſang couler de ſes bleſſures.

BENVOGLIO.

Oh, s'il étoit permis de maudire la cendre des morts!.. Ce fut lui ſeul qui éleva cette querelle fatale, lui ſeul qui, lorſque j'allois vous réconcilier, renverſa, détruiſit la paix déjà commencée. Il chercha l'épée de ſon adverſaire; deux fois déſarmé, il paya de ſa vie ſa rage forcenée... Ainſi doivent tomber les ennemis de la paix. Ainſi la vengeance n'évitera jamais la vengeance; ainſi le meurtre ſera toujours ſuivi du meurtre... Comptez

ici ceux qui ſont morts par le glaive. Tous moiſſonnés à la fleur de leur âge, ils atteſtent dans l'immobilité du trépas que les calamités, les déſaſtres ſont la ſuite inévitable des paſſions furieuſes & déſordonnées. .. Juliette au milieu de ces débats cruels étoit l'ange du ciel envoyé ſur la terre pour y apporter la concorde. Elle ne reſpiroit que pour aimer. Que de fois elle invoqua l'Arbitre des deſtinées pour qu'il adoucît vos cœurs féroces ! Faut-il que ſa voix perce en ce moment le cercueil où elle repoſe, pour vous toucher & vous attendrir ?

JULIETTE, *ſe réveillant.*

Roméo !...Roméo !...

ROMÉO.

N'entends-je pas ſa voix !.. (*A Benvoglio.*)
O mon pere !.. C'eſt elle !..

(*On voit Juliette qui ſe ſoulève.*)

JULIETTE.

Roméo ! où ſuis-je ? ..

CAPULET.

En croirai-je mes ſens ?

MONTAIGU.

Ciel, eſt-il poſſible !

BENVOGLIO.

O vous que rien n'a pu toucher, faut-il qu'elle ſorte de ſon tombeau pour vous déſarmer ?.. Eh bien, cruels, la voici qui briſe triomphante les barrieres de la mort... La voici...

JULIETTE.

Roméo !.. où êtes-vous ?

ROMÉO, *tombant dans ſes bras.*

Juliette !..

CAPULET.

O miracle !

MONTAIGU.

O prodige !..

CAPULET.

Ma fille ! Oſerai-je en approcher !..

ROMÉO, *dans les bras de Juliette.*

Tu reſpires !.. De quel déſeſpoir je paſſe à la félicité !... Je ne puis l'exprimer... Je te ſerre dans mes bras, ô Juliette, & je me tais !

JULIETTE.

Suis-je parmi les vivans, ou les morts?..
Dieu, qu'apperçois-je ici!.. Mon pere!..

CAPULET, *s'élançant vers ſa fille.*

Ma fille vivante! que je l'embraſſe!..

BENVOGLIO, *l'arrêtant.*

Arrête. Elle n'eſt plus à toi, elle appartient au mauſolée. Si tu veux la ſéparer encore de ce qu'elle aime, replonge-la dans le tombeau, tu ſeras plus humain. Si elle vit, c'eſt que j'ai eu pitié de ſon déſeſpoir. Barbare! tu en faiſois ton éternelle victime. Je te l'ai arrachée; il m'a fallu la couvrir du linceul funebre pour te la dérober. Ici réunis, ils devoient s'éloigner & vivre pour l'amour. Tu la cédois à la mort, la diſputeras-tu à ſon époux? Serois-tu plus cruel que le tombeau qui m'a rendu ſa proie? Tremble: elle a le courage des paſſions fortes & généreuſes, elle a puiſé dans mes principes le mépris de la vie & la fermeté de l'ame; elle a pris de mes mains, & ſans pâlir, le breuvage qui devoit l'endormir ſous ces voûtes ſépulcrales... Tu ſais quel nom étoit

dans ſa bouche en ſortant de ce ſommeil, image du trépas... Le vrai prodige eſt celui du courage. Si tu demeures inexorable, elle s'enveloppe du drap mortuaire, & rentre plus heureuſe dans la tombe, pour n'en ſortir jamais.

CAPULET, *embraſſant ſa fille.*

Ah, Juliette!... Ah, Benvoglio, laiſſez-moi l'embraſſer!

JULIETTE.

Mon pere... pardonnez-moi.

BENVOGLIO.

Non, cruels, non, vous ne livrerez plus vos cœurs à la haine: Juliette doit vous réunir. L'amour, malgré vous, a rapproché vos maiſons. Farouches ennemis, ne ſoyez plus irréconciliables. Que les feux de la vengeance, qui depuis trop long-tems brûlent dans vos cœurs, expirent aujourd'hui. (*A Capulet.*) J'ai ſauvé ta fille...

CAPULET.

Ah, Benvoglio!

BENVOGLIO, *à Montaigu.*

J'ai ſauvé ton fils.

MONTAIGU.

Ah, mon ami!...

BENVOGLIO.

Embraſſez-vous au pied de ces tombeaux, près de ces autels où leur bouche a juré l'amour... Faut-il abréger encore quelques jours d'exiſtence, en les abandonnant aux forfaits & aux remords?.. Attendriſſez-vous ſur vos propres malheurs... Cruels, vous pouvez vous pardonner, vous vous êtes fait aſſez de maux... Vous n'avez que ces enfans... Immolerez-vous leur bonheur comme vous avez immolé le vôtre?

CAPULET.

Ta voix a pénétré mon ame... Tu captives mes ſens; es-tu le Dieu qui commande à la vengeance?... C'en eſt fait, Montaigu... Je veux embraſſer ton fils & la concorde. Donne-moi ta main... Nos enfans ſont plus juſtes, plus ſenſibles & plus heu-

reux que nous... Juliette, ma fille, ſois à Roméo. (*Il embraſſe Roméo.*)

MONTAIGU.

Roméo, ſois à Juliette. (*A Capulet.*) J'abjure la haine; le paſſé n'eſt plus... Nos familles réunies... (*Il lui tend les bras.*)

CAPULET.

Oui... L'ennemi que j'embraſſe, devient mon frere en ces lieux.

BENVOGLIO.

Je triomphe... O mort, tu peux frapper! J'ai éteint la haine.

JULIETTE.

O changement!.. O Roméo! n'eſt-ce point un ſonge?

ROMÉO.

Non, Juliette; c'eſt toi qui métamorphoſes les cœurs.

CAPULET.

J'ai été dur, inſenſible, je l'avoue; mais mon ame eſt amollie. Pardonnez, grand Dieu, les excès des Capulets!

MONTAIGU.

Pardonnnez, grand Dieu, les excès des Montaigus !

CAPULET.

Nous fûmes aveugles & malheureux... Il eſt affreux de haïr...

MONTAIGU.

Il ſera doux d'aimer.

BENVOGLIO.

Ombres des Capulets & des Montaigus, qui gémiſſez de vos fureurs paſſées, ſoulevez les marbres de vos tombes, applaudiſſez à cette auguſte réconciliation ! Elle efface vos crimes. Du ſéjour où l'on apperçoit & le néant de l'orgueil & l'atrocité de la vengeance, jouiſſez d'un ſpectacle fait pour vous abſoudre ! Le ſang ne coulera plus ; la haine eſt éteinte, vos enfans s'embraſſent, l'amour va régner. Eh, que de maux, s'il dominoit ſeul, ſon empire univerſel n'épargneroit-il pas à la terre !

FIN.

E782
M555h

WILLIAM SALLOCH
Pines Bridge Road
Ossining, N.Y. 10562